

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

23, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

SOMMAIRE

Unité de Front (*Amédée Dunois*). — La situation économique mondiale (*L. Trotsky*). — Héros et Martyrs du Communisme : Joé Hill, Frank Little (*V. L.*).

Thèses sur la situation mondiale (*L. Trotsky, E. Varga*). — Chronique internationale : Danemark (*Ernest Christiansen*). — La Vie économique en Russie : Les Syndicats (*Ivan*).

UNITÉ DE FRONT

AMESURE que, par une sorte de choc en retour de la grande guerre impérialiste, la lutte des classes s'est intensifiée, la nécessité de réaliser l'unité de front des forces militantes du prolétariat est apparue avec plus d'évidence.

Il ne m'appartient pas de divulguer les conversations substantielles qui se poursuivent actuellement au siège du Parti entre délégués du Comité directeur et délégués des C.S.R. : c'est à ces délégués eux-mêmes de rendre, s'ils le jugent opportun, ces conversations publiques. Mais il m'a suffi de lire la déclaration du Comité central des C.S.R. et l'importante motion de l'Union des Syndicats de la Seine pour constater qu'un grave revirement s'est opéré dans l'esprit des camarades syndicalistes qui, il n'y a pas si longtemps, furent les plus ardents à maintenir entre syndicalisme et socialisme la vieille opposition dogmatique à laquelle, pour notre part, nous ne croyons plus.

Les C.S.R. persistent bien à penser que c'est le syndicalisme qui « doit être le moteur principal de la Révolution et le facteur déterminant de la transformation sociale ». Et je m'en voudrais fort de les chicaner là-dessus, encore qu'il soit peut-être imprudent d'affirmer à l'avance aussi péremptoirement que, dans le processus révolutionnaire qui commence, c'est telle ou telle forme d'organisation et d'action, et non telle ou telle autre, qui jouera le rôle « principal et déterminant ». Ce que je veux retenir de la déclaration des C.S.R., c'est le fait qu'ils n'assignent au syndicalisme qu'un rôle « principal », au lieu, comme jadis, de le charger de tous les rôles, au lieu, comme jadis, de lui faire jouer, à lui tout seul, toute la pièce.

Les C.S.R. reconnaissent explicitement que d'autres « forces révolutionnaires » sont appelées à prendre part à cette action totale que ne peut manquer d'être le soulèvement prolétarien. Ils conviennent que « la transformation sociale doit s'opérer sous le contrôle et par les efforts combinés de toutes les forces révolutionnaires organisées, opérant dans la sphère d'action qui leur est propre ». En conséquence de quoi ne sont-ils nullement disposés à « dédaigner l'appoint que peuvent leur apporter en ce moment les partis politiques révolutionnaires dont la valeur et la force sont très appréciables actuellement ».

La motion de l'Union des Syndicats de la Seine n'est pas moins suggestive : elle invite le Congrès de Lille à dire « que le syndicalisme est par son origine, par son caractère, par son idéal, une force révolutionnaire » ; elle le presse d'affirmer « son indépendance complète vis-à-vis des groupements politiques ou philosophiques ». Mais, ajoute-t-elle, la C.G.T., tout en repoussant les influences extérieures, les pressions extra-syndicales, « estimera aussi que la révolution, dans ses premières journées comme dans son développement, ne pourrait laisser le syndicalisme indifférent ; la Révolution ne saurait être subordonnée à un principe théorique, et c'est dans ce sens que le Congrès (de Lille) repoussera toute idée de neutralité en face d'une révolution à caractère économique et qu'il estimera que le syndicalisme doit être prêt à agir avec tout parti politique qui, passant de la propagande à l'acte révolutionnaire, poursuivrait l'expropriation capitaliste ».

L'importance de ces deux textes, et surtout du second qui, à la différence du premier, émane d'une organisation de masses, ne sau-

rait être diminuée. Nous sommes en présence d'un fait nouveau ou plus exactement d'une volonté d'agir nouvelle : pour la première fois, les syndicalistes révolutionnaires déclarent vouloir se départir de la neutralité qu'ils avaient affectée jusqu'ici à l'égard de notre Parti ; — car c'est bien de notre Parti qu'il s'agit, le communisme étant seul à poursuivre, par la voie révolutionnaire, l'expropriation capitaliste.

L'Union des Syndicats de la Seine va plus loin, — plus loin certes que je ne consentirais à aller : elle prévoit, si je sais bien lire, que la révolution pourrait surgir, pourrait se développer indépendamment du syndicalisme. En une telle hypothèse, qu'aurait à faire celui-ci ? A cette question parfaitement claire, l'Union donne une réponse décisive : loin de se tenir à l'écart, dans une sorte de neutralité maussade et boudeuse, le syndicalisme devrait entrer dans le mouvement aux côtés du parti politique qui en assumerait la direction, et cela de concert avec ce parti politique.

Eh bien, je dois le dire : je ne conçois pas, je ne puis concevoir une révolution qui, en France, serait dirigée par le Parti communiste seul, *indépendamment des syndicats ouvriers*. L'hypothèse prévue par l'Union des Syndicats de la Seine me paraît irréalisable. Nous ignorons quand et comment surgira la future révolution française. Sortira-t-elle d'une grève générale ou d'une insurrection, sinon des deux à la fois ? Résultera-t-elle d'un effondrement subit du capitalisme et du pouvoir de l'Etat ? Qui peut le dire ? Ce dont on doit être sûr, c'est que syndicats et parti entrèrent ensemble dans la révolution sociale, la dirigeront ensemble, et que la dictature du prolétariat s'exercera chez nous non point par le Parti tout seul, mais par le Parti et les syndicats, librement, intimement unis.

Il y a dans l'esprit français une telle gourmandise d'idées claires, qu'il est toujours tenté de ramener à l'unité l'extrême complexité des idées et des choses. Nous avons peine à concevoir que les syndicats ne soient pas subordonnés au Parti, ou le Parti subordonné aux syndicats. Ce qu'il nous faut, ce qui nous satisfait, c'est le « commandement unique », à cause de la clarté de sa formule. Qui commandera ? Le Parti par son Comité directeur ou les syndicats par le Comité confédéral ?

Nous répondons : ni l'un ni l'autre. Qui donc alors commandera ? Nous répondons : le prolétariat : le prolétariat dont le Parti et les syndicats ne sont que les instruments. C'est le prolétariat lui-même qui aura à établir, expérimentalement, cette *coordination dans l'ac-*

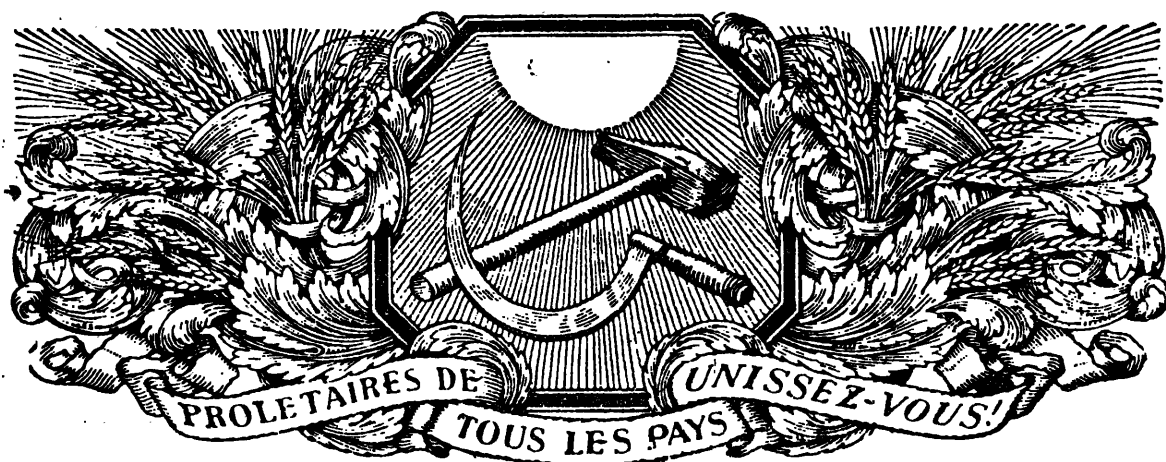
tion qui, sans nul doute, se réalisera autrement que par la subordination autoritaire d'une organisation à l'autre organisation.

Elle se réalisera d'autant plus aisément qu'il apparaît de plus en plus que leurs principes, leur tactique et leur but sont très exactement les mêmes. Mêmes principes : et c'est la lutte de classes, l'internationalisme. Même tactique, laquelle n'utilise la légalité que pour la dépasser sans cesse en attendant de la briser. Même but : l'avènement d'une société sans classes et sans propriété de classe, ayant, pour prologue immédiat, la dictature du prolétariat.

Encore une fois, les communistes français entendent n'entreprendre rien contre l'indépendance administrative — « l'autonomie » — des syndicats ouvriers. Les mouvements proprement syndicaux, qu'ils affectent les salaires ou la durée du travail, ne peuvent dépendre que des syndicats eux-mêmes. Mais la lutte de classe est loin de tenir tout entière dans le cadre étiqué des luttes corporatives ; et c'est le propre du syndicalisme révolutionnaire d'élargir sans cesse ce que les syndicats soi-disant réformistes tendent au contraire à resserrer, de ne jamais s'en tenir aux revendications purement professionnelles, mais de prendre sa pleine part des luttes politiques, de lutte contre l'Etat. Or sur ce terrain-là, qui donc rencontre-t-il ? Le Parti toujours, toujours le Parti.

Syndicats et Parti mènent-là la même bataille, avec les mêmes armes, souvent avec les mêmes hommes. Dire qu'ils doivent s'ignorer, c'est s'exposer au démenti cinglant des faits. Dire que les syndicats ouvriers doivent se soumettre à l'autorité du parti politique, c'est faire bon marché de cette « autonomie » dont nous affirmions tout à l'heure le principe. Je dis qu'ils doivent collaborer, combiner leurs efforts, coordonner leurs mouvements, et pour y parvenir ils doivent établir un organe de liaison, soit permanent, soit temporaire, qui, si l'on peut ainsi dire, aura à *tayloriser* l'action prolétarienne ; c'est à quoi nous marchons avec rapidité. Le temps n'est plus en France où l'organisation économique et l'organisation politique de la même classe ouvrière se combattaient tantôt à visage découvert, tantôt avec hypocrisie. Nous entrons dans la phase historique de la coopération volontaire, sur la base de l'égalité. Nous demander d'aller plus loin, ce serait méconnaître tout ce passé d'indépendance jalouse et de rivalités inévitables dont nous sortons à peine et qui longtemps encore pèsera sur nous. Qu'on ne nous le demande pas ! Dans l'intérêt du communisme, même, nous serions obligés de nous y refuser.

Amédée DUNOIS.



La Situation Economique Mondiale

DISCOURS DE TROTSKY au 3^e Congrès de l'Internationale Communiste

Dans nos manifestes des 1^{er} et 2^e Congrès, nous avons donné une caractéristique de la situation économique sans entrer néanmoins dans son examen et son analyse détaillée. Depuis lors, il s'est produit certains changements dans le rapport des forces, changement impossible à nier. La question est seulement de savoir si nous avons affaire à un changement radical ou de caractère superficiel. Il faut constater que la bourgeoisie se sent aujourd'hui sinon plus forte qu'il y a un an, du moins plus forte qu'en 1919. Il suffit de parcourir la presse capitaliste la plus influente pendant les derniers mois de cette année pour apporter une série d'extraits éloquentes montrant à quel point a diminué sa panique devant le danger universel du communisme, bien qu'elle reconnaisse elle-même que les communistes de petits groupes isolés qu'ils étaient, se sont changés en un grand mouvement de masses. Mais il est une autre source dont on pourrait tirer un caractère changeant. Prenons, par exemple, la résolution du Parti Communiste de Pologne, adoptée par lui au printemps dernier, lors des élections à la Diète. La modification du rapport des forces politiques y trouve son expression en ce fait que, partout, les social-démocrates et les indépendants sont sortis des gouvernements. En Allemagne, ils y entrèrent d'abord sous la pression de l'extérieur. Non moins significatif est le bon voisinage de l'Internationale d'Amsterdam et des Internationales politiques 2 et 2 1/2, mariage à trois qui cependant ne choque en rien aucune de ces trois belles.

Le mouvement révolutionnaire international

Les années d'après-guerre sont marquées par un essor inouï du mouvement révolutionnaire. En mars 1917, se produisit le renversement du tsarisme en Russie ; en mai 1917 se développe,

en Angleterre, un mouvement gréviste ; en novembre de la même année, le prolétariat russe s'empare du pouvoir gouvernemental. Je ne dissimulerai pas que, à cette époque, la prise du pouvoir dans les autres pays d'Europe nous semblait bien plus proche qu'elle n'est en réalité. En novembre 1918 se produisit le renversement des monarchies allemande et austro-hongroise. Le mouvement gréviste embrasse une série de pays d'Occident. En mars 1919, la République Soviétiste est proclamée en Hongrie. Depuis la fin de 1919, les Etats-Unis sont bouleversés par les grèves orageuses des métallurgistes, des mineurs et des cheminots. La France atteint l'apogée de sa tension politique intérieure en mai 1920. En Italie se développe, en septembre 1920, un mouvement du prolétariat pour prendre possession des usines. Le prolétariat tchèque, en décembre 1920, recourt à la grève générale politique. En mars 1921 se soulèvent les ouvriers de l'Allemagne centrale, et les mineurs anglais commencent leur grève gigantesque.

L'année écoulée a été également marquée par des défaites de la classe ouvrière. En août 1920 se termina malheureusement l'offensive de l'Armée Rouge sur Varsovie. En septembre 1920 demeura sans résultats le mouvement du prolétariat italien. Si M. Turati déclare que ce mouvement a échoué parce que les ouvriers italiens n'étaient pas mûrs pour s'emparer de l'industrie et la diriger, nous sommes obligés de constater avec regret que le mouvement italien ne s'est pas encore débarrassé de M. Turati et des turatistes. De même se termina sans succès immédiat l'insurrection des ouvriers allemands en mars 1921.

Tout cela conduit M. Otto Bauer à cette conclusion que les Communistes ont fait faillite, car, d'après lui, ils avaient parié, avec la Seconde Internationale, que la Révolution aurait lieu sinon en 1918, du moins en 1919. La fixation de cette

date contiendrait même, d'après lui, tout le sens du communisme, en le différenciant des tendances réformistes et opportunistes.

Néanmoins, la question se pose à l'Internationale Communiste et à toute la classe ouvrière, de savoir dans quelle mesure les relations politiques nouvelles entre la bourgeoisie et le prolétariat correspondent à la réalité du rapport des forces. Y a-t-il des raisons valables de croire que les secousses politiques et les luttes de classes céderont la place à une époque prolongée de restauration et de croissance du capitalisme ? Ne s'ensuit-il pas de là la nécessité de reviser le programme et la tactique de l'Internationale Communiste ?

La situation mondiale

En passant à l'examen et à l'analyse de la situation économique, je voudrais noter que c'est là une tâche extrêmement complexe et difficile, car la statistique même qui doit être à la base d'une analyse semblable porte les traces du chaos économique qui règne actuellement. Malgré tout, les chiffres en notre possession doivent nous donner une certaine idée de la situation économique générale.

Dans l'agriculture, si on compare la récolte de 1920 avec la moyenne des cinq années précédant la guerre, on voit qu'elle n'est pas inférieure. Mais si on prend seulement l'Europe, la récolte de 1920 est de 120 millions de quintaux inférieure, l'Amérique fournissant au contraire un excédent équilibrant le déficit européen.

On peut en dire autant dans l'ensemble de l'élevage. Si on considère que la population de l'Europe a augmenté de 80 millions par rapport à celle d'avant-guerre, malgré les pertes colossales de cette période et que les stocks de blé ont diminué de 120 millions de quintaux, on voit se dessiner avec des contours frappants le fait de l'appauvrissement de l'humanité par rapport à la période précédente.

Si on prend les mines, le tableau est le même, mais encore plus net. La récolte mondiale de charbon en 1920 donne seulement 75 % de 1913. Le déficit est de 18 0/0 pour l'Europe, tandis que l'Amérique augmente ses extractions de 13 0/0. Le fer et les autres branches principales d'industrie fournissent un tableau analogue.

Si nous entreprenons d'examiner la situation économique non plus du monde entier dans son ensemble, mais de tel ou tel pays particulier, l'appauvrissement résultant de la guerre ressort encore plus clairement. La richesse nationale de toutes les puissances belligérantes était pendant la guerre de 2.400.000.000.000 de marks en or et leur revenu national annuel de 300 milliards. La guerre a anéanti, d'après les calculs d'économistes autorisés au moins la moitié de toute la richesse nationale de ces Etats. Si l'on considère que la guerre n'a pu affecter qu'un tiers environ des revenus nationaux annuels, nous constatons le fait que la richesse nationale des pays belligérants avait diminué en 1919 d'un tiers au moins et devait donc être évaluée à 1.600 milliards de marks or au maximum. Par contre, on constate une inflation extraordinaire du papier-monnaie. De 28 milliards de marks avant la guerre, elle est montée à 300 milliards, soit plus du décuple. Cette dernière circonstance exprime la vérité que le revenu national a diminué, dans une proportion moindre cependant que la richesse nationale. Par suite de l'exaspération jusqu'alors inouïe des antagonismes intérieurs de la société capitaliste, ce

processus a pris l'apparence extérieure d'un enrichissement. L'Etat a lancé emprunts sur emprunts, inondant le marché de papier-monnaie destiné à combler les pertes matérielles qui ne sont que trop réelles.

Pendant ce temps, les installations mécaniques s'usaient sans être renouvelées. Le capital fictif augmentait dans la même mesure dans laquelle l'équipement matériel se détruisait. Le système de crédit devenait un moyen pour mobiliser la richesse nationale en vue de la guerre.

Ce qui caractérise le mieux ce processus d'appauvrissement, c'est l'acuité de la crise des logements dans tous les pays participant à la guerre. Le bâtiment est une des branches les plus importantes de l'économie nationale, et il a été entièrement délaissé.

Cet appauvrissement de l'humanité est inégalement réparti selon les pays. D'un côté se trouve la Russie, à l'autre pôle sont les Etats-Unis. Mais il faut parler de la part de la Russie comme étape non capitaliste. C'est pourquoi la première place dans notre revue sera occupée par l'Allemagne.

La situation économique actuelle de l'Allemagne est caractérisée avec assez de relief par les chiffres de Richard Calver, dans son livre sur la faillite gouvernementale. Si la valeur des richesses matérielles produites en Allemagne en 1917 était évaluée à 11,3 millions d'unité de travail, elle ne vaut plus maintenant que 5,8 millions, c'est-à-dire 42 0/0 d'avant-guerre. Dans le domaine de l'agriculture, la récolte d'avant-guerre (15 millions de tonnes) est réduite en 1919 à 6,6 et en 1920 à 5,2. Dans le domaine de l'élevage, Calver constate de même un empirement de moitié. La dette nationale de l'Allemagne a atteint 250 milliards de marks or. La quantité de papier-monnaie a augmenté de plus de 16 fois, et la valeur réelle du mark ne dépasse pas 7 pfennigs d'avant-guerre. La richesse nationale, estimée avant la guerre à 225 milliards de marks or, est aujourd'hui réduite à 100. Le revenu national, au lieu de 40 milliards, est estimé à 16, soit un appauvrissement de 60 %. L'Allemagne, déclare Calver, est aujourd'hui plus pauvre que vers 1895, au début de l'époque du « Sturm und Drang » du capitalisme. L'obligation des soi disant réparations, qui ne sont qu'une contribution déguisée, coûte à l'Allemagne 2 milliards de marks or chaque année. C'est pourquoi il n'y a rien d'étonnant à ce que Calver constate l'impossibilité complète pour ce pays de rétablir le rapport normal entre le mark or et les finances gouvernementales, et qualifie la situation de l'Allemagne comme la banqueroute générale de l'Etat. En Allemagne, dans ces derniers temps, on parle et on écrit beaucoup sur la banqueroute nationale au point de vue économique, politique, philosophique, moral, etc. Avec morale ou sans morale, ces messieurs n'échapperont pas à la banqueroute.

Il est infiniment plus difficile de parler de la France. C'est là que les chiffres sont les plus cachés et les plus menteurs, quand par hasard on les fournit. Le revenu national de la France peut être estimé de la façon suivante. La quantité du bétail a diminué d'environ 5 millions de têtes, celle du froment de 24 millions de quintaux, celle du charbon de 16 millions de tonnes, et en tenant compte de l'Alsace-Lorraine et de la Sarre, de 6 millions. La production de l'acier a diminué de plus de moitié. Bien caractéristique est le bilan commercial de la France. En 1919 et 1920 il s'est soldé par un passif de 37 milliards de francs. Il est vrai que dans le premier trimestre de 1921, ce bilan s'est amélioré. Les importations et les

exportations se sont équilibrées, mais, comme en témoigne le *Temps*, c'est uniquement grâce à une diminution des importations des matières et non point à une augmentation des exportations de produits manufacturés. La dette nationale a décuplé de 1913 à 1921. La quantité du papier monnaie a augmenté de plus de 7 fois. Le déficit normal sans compter les dépenses dites de restauration, pour lesquelles les chances de paiement par l'Allemagne nous sont déjà connues, s'élèvent à 5 milliards et demi de francs. Rien d'étonnant à ce que M. Chéron dise, d'une part, que la France s'est changée en une énorme machine bureaucratique, incapable d'aucun travail et, d'autre part, que le seul moyen de canaliser l'inondation de papier est la banqueroute déclarée. La France est tout simplement l'Etat le plus parasitaire de l'Europe et du monde. Elle ne se maintient que par le pillage de l'Allemagne et des colonies. Dans ce pillage l'Allemagne perd le double de ce qu'en retire la France. Telle est la situation de la France qui joue aujourd'hui, sans conteste, le premier rôle en Europe.

L'Angleterre est celui de tous les Etats occidentaux qui a été le moins touché par la guerre. Si son agriculture s'est améliorée, ce n'a été que provisoirement, grâce aux subsides extraordinaires du gouvernement. L'industrie minière, clé de voûte de la richesse anglaise, a diminué de 20 % au cours des sept années de guerre. Le même phénomène se constate dans les aciéries. En 1921 le premier trimestre a déjà fourni une courbe descendante pour les extractions de charbon, et il est inutile de s'étendre sur la grandiose grève actuelle. Les exportations de charbon, article essentiel des relations extérieures de l'Angleterre, ont diminué de 75 % pendant ces sept ans. Au cours des 5 premiers mois de 1921 elles atteignent seulement un sixième de celle d'avant-guerre. D'une façon générale le commerce extérieur est réduit d'un tiers.

En ce qui concerne la dette nationale du pays, elle a augmenté de plus de 11 fois, le budget militaire a triplé dans le même temps. Enfin, le fait le plus caractéristique pour l'Angleterre qui perd si elle ne l'a pas déjà perdue son ancienne situation internationale dominante, c'est que la livre sterling, dont le seul nom symbolisait la domination de la monnaie anglaise sur l'univers, a perdu toute son auréole en faveur du dollar américain et par rapport à lui est tombée au début de ce mois à 24 % de sa valeur réelle.

Si les trois Etats capitalistes les plus importants d'avant-guerre se trouvent ainsi ruinés par la guerre à leurs dépens, aux dépens de l'appauvrissement de l'Europe, s'est puissamment développée l'industrie américaine. Aux Etats-Unis, l'industrie minière a plus que décuplé. Les extractions de pétrole ont presque doublé. Les Etats-Unis détiennent aujourd'hui 45 % du charbon mondial, 30 % du tonnage mondial, 85 % de la production d'automobiles. Tandis que pour l'ensemble du globe terrestre on a un moteur pour 100.000 habitants, l'Amérique en a un pour 12. Si avant la guerre l'exportation américaine était composée pour un tiers seulement de produits manufacturés et pour 2 tiers de denrées alimentaires et de matières premières, après la guerre cette proportion a été nettement modifiée et les produits manufacturés composent maintenant 60 % de cette exportation. De pays d'exportation agricole, les Etats-Unis sont devenus un pays presque monopolitaire d'exportation industrielles. De 1915 à 1920 les exportations ont dépassé les importations de 18 millions de dollars. Il n'est pas sans intérêt de remarquer les Etats-Unis, ayant

6 % de la population du globe et 7 % de sa superficie, possèdent 50 % du zinc, 45 % du charbon, 60 % de l'aluminium, du cuivre et du coton, 66 % du pétrole, 70 % du maïs, et 85 % des automobiles. En même temps la dette des Etats-Unis s'élève à 18 milliards de dollars et augmente chaque jour de 10 millions.

Ainsi l'Amérique, concentrant chez elle la moitié de l'or du globe, continue sans relâche à puiser dans les autres pays ce qui peut en rester. Nous avons déjà parlé de la situation internationale du dollar.

Le Japon donne le spectacle d'un progrès semblable. Lui aussi s'est servi de la guerre pour élargir son marché mondial, néanmoins son développement est incomparablement inférieur à celui des Etats-Unis, et porte dans plusieurs branches d'industrie, un caractère de forcerie. Il faut néanmoins remarquer que les extractions de charbon en Asie ont augmenté pendant la guerre de 36 %. Cet essor industriel a été accompagné au Japon d'une colossale multiplication de l'armée ouvrière, qui compte maintenant 2.400.000 hommes, dont environ 12 % sont organisés en syndicats.

En continuant je voudrais faire une simple remarque concernant la Russie, bien qu'un rapport spécial sur elle doit être présenté par Lénine. Les hommes d'Etat et les économistes bourgeois peuvent dire que la Russie non plus n'a pas amélioré sa situation économique pendant la guerre. Le ministre Hugues, dans sa lettre au trop fameux Gompers, déclare au sujet de la reprise des relations commerciales avec la Russie, qu'elle n'a aucune perspective d'avenir, car la Russie n'est qu'un immense désert économique. La désorganisation de l'industrie russe, dit-il, ne résulte nullement du blocus, ni de la mobilisation qui, d'après lui, a été numériquement bien inférieure à celle qui a précédé la prise du pouvoir par les bolcheviks. Je ne peux, malheureusement, pas actuellement, en plein cours de démobilisation, indiquer le chiffre exact des effectifs qui ont pris part à la guerre civile. Je dois seulement dire que les deux motifs de M. Hugues sont absolument mensongers. D'une part, au moment de la plus grande tension, l'armée rouge a compté plusieurs milliers d'hommes, dont environ un quart d'ouvriers qualifiés, ce qui a nécessairement entraîné un affaiblissement de l'industrie. D'autre part, mes amis m'ont aimablement fourni des données sur de nombreux objets qui auparavant n'avaient jamais été fabriqués en Russie, où ils étaient importés d'Allemagne et d'Angleterre. Il est également un grand nombre d'accessoires pour le travail des mines, de la métallurgie, de l'industrie textile, de la papeterie, qu'il suffirait à la Russie de posséder pour pouvoir, dans un court laps de temps, déployer toute son activité et dépasser même la production d'avant-guerre. Voilà comment on peut dire que le blocus n'exerce aucune influence sur l'état de l'industrie russe, voilà quel est ce prétendu désert s'opposant à la reprise des relations commerciales avec elle.

La crise industrielle

Quand on caractérise la situation mondiale, il faut reconnaître que l'essor et l'animation qui se sont remarqués dans l'industrie depuis le printemps 1919 n'ont été qu'une apparence trompeuse de prospérité nationale.

Le tournant survenu après quatre ans de guerre, la démobilisation, le passage de la guerre à l'état de paix, avec la crise inévitable qui s'ensuit, le chaos et l'épuisement résultant de la guerre, ont

fait place, semble-t-il, au bout de quelques mois, à un essor industriel. L'industrie a presque entièrement englouti les ouvriers démobilisés, et quoique les salaires soient dans l'ensemble très en retard sur la hausse des prix des objets de consommation, néanmoins ils ont augmenté aussi, donnant l'apparence d'un résultat économique obtenu. Voilà les circonstances favorables qui, en 1919 et 1920, ont allégé la période aiguë de liquidation de la guerre, déterminé par un regain d'assurance de la bourgeoisie et posé la question de l'avènement d'une nouvelle époque de développement capitaliste. Or, l'essor de 1919-1920 n'était pas du tout le début d'une restauration de l'économie capitaliste, mais au contraire la continuation de l'apparence de prospérité créée par la guerre. La guerre a enfanté un marché presque illimité pour les principales branches d'industrie, qui, en outre, ont été défendues contre toute espèce de concurrence. La fabrication des moyens de production a été remplacée par la fabrication des instruments de destruction. Si, de cette façon, l'animation de la Bourse, la hausse des prix, le succès extraordinaire de la spéculation, ont donné l'apparence d'une situation favorable en 1919-1920, l'état réel de l'industrie a prouvé, par contre, le caractère illusoire de cette prospérité.

Dans toute l'Europe orientale, occidentale et sud-orientale, nous assistons à la chute de l'industrie. En France, la vie continue par le pillage de l'Allemagne. En France, c'est le marasme. Nous devons constater partout, en Europe, l'absence de condition favorable à la production, et en Amérique, leur présence seulement partielle. La hausse des prix, l'accroissement des bénéfices, une spéculation furieuse, la chute du change européen par rapport au dollar, tous ces signes caractéristiques de la spéculation sont visibles plus que partout en Allemagne. Cette situation favorable n'est qu'une vente aux enchères. Les débris de la richesse nationale sont exportés à l'étranger à des prix dérisoires. La conséquence de cette prétendue prospérité économique a été une inondation de papier-monnaie et le transport du centre de gravité économique dans les Etats-Unis. Mais dans le domaine politique, la conséquence a été le salut provisoire des Etats capitalistes.

Cela n'aboutit-il pas cependant à l'avènement d'une époque nouvelle du capitalisme ? C'est ce que semblent penser quelques camarades qui se réfèrent à des citations de Marx et d'Engels, parlant de la Révolution de 1848 comme une conséquence de la crise de 1847, et de la réaction des années suivantes comme d'une conséquence de l'essor économique capitaliste de 1850-51. Cette interprétation ne peut s'expliquer que par un malentendu. Le développement de l'économie capitaliste ne se ramène pas à une suite de crises et d'essors, de flux et de reflux de l'activité industrielle. Cette suite n'est qu'un phénomène accessoire du processus économique. Son essence est la marche de la courbe. Cet accident peut se produire aussi bien en cas de stagnations, de chutes, ou de progrès. Si la moyenne de ces fluctuations donne une courbe montante, nous avons affaire en réalité à un progrès industriel continu, et alors l'analyse du développement industriel dans le dernier demi-siècle nous fournit une courbe montante avant la guerre et une courbe descendante depuis la guerre, quelles que puissent être les alternatives de crise et de prospérité, les déviations provisoires dans tel ou tel sens, dans la première ou dans la seconde période.

Voilà pourquoi l'époque actuelle ne doit aucune-

ment être regardée comme un développement organique du capitalisme. La crise grandissante a commencé précisément dans les pays où l'industrie semble la plus florissante. Le Japon et l'Amérique ont les premières été soumises à cette crise. La chute de la faculté d'achat de l'Europe, son endettement complet vis-à-vis des Etats-Unis, ont été la première cause extérieure de cette crise ; le développement artificiel du Japon n'a pas pu durer longtemps. Le marché mondial s'est montré absolument désorganisé.

Mais une question peut surgir : cette crise ne sera-t-elle pas remplacée par une époque nouvelle de prospérité industrielle ? N'assisterons-nous pas à un renouveau organique ? Ne s'ensuivrait-il pas en même temps que la révolution sera remise pour de longues années ?

Cette liaison entre les périodes d'essor ou de chute et la révolution ne doit pas être considérée. Rappelez-vous la Russie après 1905. La défaite de la première révolution a coïncidé avec les années de crise industrielle, alors qu'au contraire, les années 1908 à 1912 ont été marquées à la fois par un essor industriel et par un progrès du mouvement ouvrier qui prit la forme de grandes manifestations dans les rues à la veille même de la guerre mondiale.

Est-il permis alors, me dira-t-on, de considérer comme impossible une restauration de l'équilibre capitaliste ? Théoriquement parlant, la chose est possible. La situation actuelle ne s'est en rien modifiée depuis le premier et le second Congrès. Si à cette époque nous avions un but immédiat et une route y menant tout droit, aujourd'hui, après en avoir parcouru une partie, nous commençons à voir que cette route tantôt s'élève et tantôt s'abaisse, sans jamais abandonner la direction précédemment déterminée par nous. Il ne s'agit pas de ce qu'on peut affirmer théoriquement. Il s'agit de considérer les conditions réelles qui rendent effectivement impossible la restauration de l'équilibre capitaliste sur le globe terrestre.

Les opportunistes aiment se rapporter à la restauration automatique du développement capitaliste, et le fait est très caractéristique de ces gens. On dirait qu'il s'agit non pas de deux classes en lutte, mais d'un processus mécanique s'accomplissant hors de la volonté des masses, hors de toute dépendance du rapport politique entre ces classes. Ce mépris des opportunistes pour la volonté des masses est extrêmement significatif pour la tactique qu'ils mènent et qu'ils prêchent. C'est avouer qu'ils ne se rendent aucunement compte de l'exaspération colossale des antagonismes sociaux qui se produit à côté de la crise industrielle. Tandis que la production des richesses matérielles a décru, la différenciation et la lutte des classes progressent à pas de géant. Elles progressent si rapidement que nous avons en face de nous non pas une classe ouvrière unique, mais tout un ensemble de diverses catégories d'ouvriers. A côté de ceux qui ont été politiquement éduqués dans les traditions du mouvement ouvrier, nous avons l'énorme couche des ouvriers appelés à la vie par la guerre, parmi eux un nombre énorme de femmes entrées depuis peu dans la carrière de la lutte de classe. A côté des couches ouvrières montrant parfois une excessive prudence, nous avons des couches embrasées par l'idéal révolutionnaire et la soif de combat, mais ignorantes des conséquences.

D'autre part, la situation est profondément mo-

difiée au sein de la bourgeoisie, tandis qu'à l'avant de la lutte politique dans les Etats bourgeois, nous voyons la bourgeoisie syndiquée, la petite-bourgeoisie non syndiquée et appauvrie relativement et absolument, se dégrade socialement et entre en opposition déclarée contre la bourgeoisie syndiquée. Néanmoins, nous n'avons aucunement l'intention de nous mettre, comme les réformistes et les indépendants, à la tête de cette bourgeoisie, mais il faut constater qu'à mesure que le prolétariat consolide ses forces, les couches bourgeoises en question, si elles ne sont pas entraînées par le prolétariat au moment de la lutte décisive, seront du moins neutralisées. Cette vérité concerne des couches importantes des pays moyens, qui se sont soi-disant enrichies de l'afflux du papier monnaie, et qui, en réalité, ont été les premières victimes de la chute de la grande industrie.

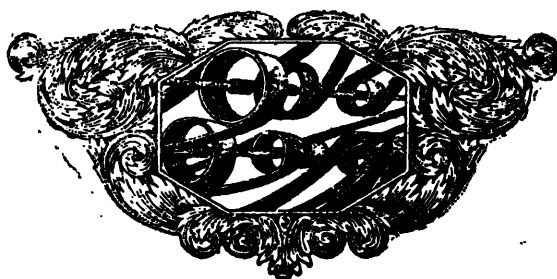
En plein accord avec cette espérance de restauration de l'équilibre social sont les espérances de restauration de l'équilibre international. Si le but immédiat de la guerre impérialiste a été de remplacer un grand nombre d'Etats nationaux par un seul Etat universel, il faut dire que les auteurs de la guerre ont manqué dans une large mesure leur but. La guerre a conduit précisément aux résultats contraires. Il s'est constitué en Europe une série de petits Etats, preuve que les géants impérialistes ont été impuissants à faire entre eux le partage de l'influence mondiale. De là une série de crises politiques internationales incessantes. La France joue le rôle d'Etat directeur en Europe, se heurtant à chaque pas à la politique anglaise, dont les intérêts diffèrent de plus en plus des siens, surtout par rapport à l'Allemagne. Mais s'il est permis de parler quelque part d'automatisme, c'est exclusivement dans les rapports entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Aujourd'hui deux ouvriers américains produisent autant que peuvent produire 5 ouvriers anglais. Aujourd'hui 45 % de tout le charbon du monde est entre les mains de l'Amérique, ainsi que plus d'un tiers du pétrole. Pour ce dernier, la situation est moins simple. Autre chose est le pétrole dans sa prévision géologique et dans son existence réelle. Les écoriomistes américains sonnent déjà l'alarme parce que dans dix ans les Etats-Unis seront sans pétrole et tous leurs transports automobiles, qui dépassent de six fois ceux du reste du globe, devront s'arrêter. Ajoutons à cela les dettes de l'Europe envers l'Amérique, les tendances couronnées de succès de cette dernière à concentrer entre leurs mains tous les câbles télégraphiques du globe, l'accroissement extraordinairement rapide de leur tonnage, qui atteint déjà 30 % du tonnage mondial. On comprendra alors non seulement l'alliance politique de l'Angleterre et du Japon, mais encore toutes les conséquences de cette alliance. En 1924, la flotte américaine aura plus de tonnage que les flottes anglaise et japonaise réunies. Mais comme la Grande-Bretagne domine sur les mers et que le maître des mers est le maître du monde, il ne faut pas être un grand prophète pour prévoir que nous allons tout droit vers un conflit armé entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Nous sommes dans une de ces occasions rares où ce conflit peut être daté avec l'exactitude maximale. L'Angleterre n'a qu'une alternative : ou bien renoncer à jamais à sa primauté mondiale ou bien jouer dans une guerre toute sa destinée, toute sa richesse nationale.

D'autre part les armées européennes ont augmenté d'environ 30 % relativement à l'époque d'avant-guerre. Le fait s'explique par le morcellement national colossal, par la nécessité pour cha-

que nouvelle étape d'entretenir ses douanes, ses gardes frontières, ses gendarmes, ses forces militaires. Nous pouvons constater avec certitude que la caractéristique donnée par nous au premier et au second congrès à la situation mondiale demeure entièrement vraie. Il n'est survenu aucune espèce d'équilibre social, il n'a été obtenu aucune espèce d'équilibre dans la politique internationale du capitalisme. Le prolétariat mondial est aujourd'hui, comme il l'était alors, à la veille d'un antagonisme social grandissant, d'une part, et d'un conflit impérialiste imminent, d'autre part.

Le rôle du Parti Communiste

La chute des forces productrices de l'Europe, le progrès du mouvement ouvrier en Orient, l'exaspération des antagonismes sociaux en Amérique, la consolidation plus grande de la classe ouvrière, l'expérience toujours plus riche qu'elle accumule dans sa lutte de classe, tout cela nous indique la rectitude de la position de principe prise par nous, la justesse de notre tactique et de notre méthode de combat. Nous devons seulement analyser soigneusement les questions tactiques, afin de nous adapter aux conditions et aux exigences diverses de chaque pays particulier. C'est là le centre de gravité de notre Congrès. Notre but essentiel consiste à former dans l'Internationale Communiste des partis d'action. L'Internationale doit être à la tête des masses en lutte, elle formule de façon claire et distincte les mots d'ordre de combat, elle démasque constamment les mots d'ordre conciliateurs et transactionnels de la social-démocratie. Elle doit largement pratiquer la stratégie de la lutte de classe, apprendre à manœuvrer avec les diverses couches de la classe ouvrière, afin de les enrichir toutes de nouvelles méthodes de lutte, afin de constituer avec elles, pour le moment de la rencontre avec les forces adverses, une armée inébranlable. Chaque répit doit être utilisé par le Parti Communiste pour retirer des précédents combats toutes les leçons possibles, pour approfondir et élargir les antagonismes sociaux, pour les coordonner à l'échelle nationale ou internationale par un but et une action uniques, pour triompher ainsi de tous les obstacles sur la route de la dictature et de la révolution sociale.



LA MALADIE INFANTILE DU COMMUNISME

(Le Communisme de Gauche)

Par N. LÉNINE

Un volume, in-16 Jésus 4 fr.
Franco 4 fr. 50

Adresser les commandes, accompagnées du montant, à René Reynaud, 123, rue Montmartre, Paris.

Thèses sur la Situation Mondiale et les Tâches de l'Internationale Communiste

Nous publions ci-dessous le texte des thèses sur la situation mondiale et les tâches de l'Internationale Communiste, présentées au 3^e Congrès de l'Internationale Communiste par les camarades Trotsky et Varga. Ces thèses et le discours de Trotsky, publié plus haut, sont les seuls documents officiels, qui nous soient, à l'heure actuelle, parvenus de Moscou.

I. — Le fond de la question

1. Le mouvement révolutionnaire, à l'issue de la guerre impérialiste et depuis cette guerre, se distingue par son ampleur sans précédent dans l'histoire. En mars 1917, le tsarisme est renversé. En mai 1917, orageuse lutte gréviste en Angleterre. En novembre 1917, le prolétariat russe s'empare du pouvoir de l'Etat. En novembre 1918 chute des monarchies allemande et austro-hongroise. Le mouvement gréviste s'empare de toute une série de pays européens et se développe particulièrement au cours de l'année suivante. En mars 1919, la république soviétique est installée en Hongrie. Vers la fin de la même année, les Etats-Unis sont ébranlés par les formidables grèves des métallurgistes, des mineurs et des cheminots. En Allemagne, après les combats de janvier et de mars 1919, le mouvement atteint son point culminant, au lendemain de l'émeute de Kapp, en mars 1920. En France, le moment de la plus haute tension de la vie intérieure arrive au mois de mai 1920. En Italie, le mouvement du prolétariat industriel et rural s'accroît sans cesse et mène en septembre 1920 à la mainmise par les ouvriers sur les usines, les fabriques et les propriétés foncières. Le prolétariat tchèque, en décembre 1920 saisit l'arme de la grève générale politique. En mars 1921, soulèvement des ouvriers de l'Allemagne centrale et grève des ouvriers mineurs en Angleterre.

Le mouvement atteint des proportions particulièrement grandes et une intensité plus violente dans les pays hier belligérants et surtout dans les pays vaincus ; mais il s'étend aussi aux pays neutres. En Asie et en Afrique, il suscite ou renforce l'indignation révolutionnaire des nombreuses masses coloniales.

Cette puissante vague ne réussit pourtant pas à renverser le capitalisme mondial, ni même le capitalisme européen.

2. Pendant l'année qui s'est écoulée entre le 2^e et le 3^e Congrès de l'Internationale Communiste, une série de soulèvements et de luttes de la classe ouvrière se terminent en partie par la défaite (avance de l'armée rouge sur Varsovie en août 1920, mouvement du prolétariat italien en septembre 1920, soulèvement des ouvriers allemands en mars 1921).

La première période du mouvement révolutionnaire, après la guerre, est caractérisée par sa violence élémentaire, par l'imprécision très significative des buts et des méthodes et par l'extrême pa-

nicure qui s'empare des classes dirigeantes : elle paraît être terminée dans une large mesure. Le sentiment de sa puissance de classe qu'a la bourgeoisie et la solidité extérieure de ses organes d'Etat se sont indubitablement renforcés. La peur du communisme s'est affaiblie si elle n'a pas complètement disparu. Les dirigeants de la bourgeoisie vantent la puissance de leur mécanisme d'Etat et passent même dans tous les pays à l'offensive contre les masses ouvrières tant sur le front économique que sur le front politique.

3. En raison de cette situation, l'Internationale Communiste se pose à elle-même et pose à la classe ouvrière les questions suivantes : dans quelle mesure les nouveaux rapports réciproques de la bourgeoisie et du prolétariat correspondent-ils réellement aux rapports plus profonds de leurs forces respectives ? La bourgeoisie est-elle vraiment à présent plus en mesure de rétablir l'équilibre social détruit par la guerre ? Y a-t-il des raisons de supposer qu'après une époque d'ébranlements politiques et de luttes de classe vient une nouvelle époque prolongée de rétablissement et d'agrandissement du capitalisme ? Ne s'ensuit-il pas la nécessité de réviser le programme ou la tactique de l'Internationale Communiste ?

II. — La guerre et la crise dans les pays européens

4. Les deux dizaines d'années qui avaient précédé la guerre furent une époque d'ascension capitaliste particulièrement puissante. Les périodes de prospérité se distinguent par leur durée et par leur intensité ; les périodes de dépression ou de crise, au contraire, par leur brièveté. D'une façon générale, la source s'était brusquement élevée ; les nations capitalistes s'étaient enrichies.

En serrant le marché mondial par leurs trusts, leurs cartels et leurs consortiums, les maîtres des destinées du monde se rendaient compte que le développement enragé de la production devait se heurter aux limites de la capacité d'achat du marché capitaliste mondial ; ils essayèrent de sortir de cette situation par les moyens de violence : la crise sanglante de la guerre mondiale devait remplacer une longue période menaçante de dépression économique avec le même résultat d'ailleurs, c'est-à-dire la destruction d'énormes forces de production.

La guerre a cependant réuni l'extrême puissance destructive de ses méthodes à la durée imprévisiblement longue de leur emploi. Le résultat fut qu'elle ne détruisit pas seulement, au sens économique, la production « superflue », mais qu'elle affaiblit, ébranla, mina le mécanisme fondamental de la production en Europe. Elle contribua en même temps au grand développement capitaliste des Etats-Unis et à l'ascension fiévreuse du Japon. Le centre de gravité de l'économie mondiale passa d'Europe en Amérique.

5. La période de cessation du massacre prolongé pendant quatre années, période de démobilisation et de transition de l'état de guerre à l'état de paix, inévitablement accompagnée d'une crise économi-

que, conséquence de l'épuisement et du chaos de la guerre, apparaissait aux yeux de la bourgeoisie — et avec raison — comme grosse des plus grands périls. A la vérité pendant les deux années qui suivirent la guerre, les pays qu'elle avait ravagés devinrent l'arène de puissants mouvements prolétariens.

Le fait que ce ne fut pas la crise inévitable, semblait-il, qui se produisit, quelques mois après la guerre, mais un relèvement économique, fut une des causes principales de ce que la bourgeoisie conserva néanmoins sa position dominante. Cette période dura environ un an et demi. L'industrie occupait la presque totalité des ouvriers démobilisés. Quoique, en règle générale, les salaires ne pussent atteindre les prix des articles de consommation, ils s'élevaient cependant suffisamment pour créer le mirage de conquêtes économiques.

C'est précisément cet essor économique de 1919-1920, qui, adoucissant la phase la plus aiguë de liquidation de la guerre, eut pour résultat une extraordinaire recrudescence de l'assurance bourgeoise et souleva la question de l'avènement d'une nouvelle époque organique de développement capitaliste.

Cependant le relèvement de 1919-1920, ne marquait pas, au fond, le début de la restauration de l'économie capitaliste après la guerre, mais la continuation de la situation artificielle de l'industrie et du commerce, créée par la guerre, et qui put ébranler l'économie capitaliste.

6. La guerre impérialiste éclata à l'époque où la crise industrielle et commerciale, qui prit alors naissance en Amérique (1913), commençait à envahir l'Europe.

Le développement normal du cycle industriel fut interrompu par la guerre qui devint elle-même le plus puissant facteur économique. La guerre créa pour les branches fondamentales de l'industrie, un marché à peu près illimité, complètement à l'abri de toute concurrence. Le grand acheteur n'avait jamais assez de tout ce qu'on lui fournissait. La fabrication des moyens de production se transforma en fabrication des moyens de destruction. Les articles de consommation personnelle étaient acquis à des prix de plus en plus élevés par des millions d'individus qui ne produisant rien ne faisaient que détruire. C'était là le procès même de la destruction ; mais en vertu des contradictions monstrueuses de la société capitaliste, cette ruine prit la forme de l'enrichissement. L'Etat lançait emprunt sur emprunt, émission sur émission, et, des budgets se chiffrant par millions, passa aux milliards. Machines et constructions s'usaient et n'étaient pas remplacées. La terre était mal cultivée. Des constructions essentielles dans les villes et sur les chemins de fer étaient arrêtées. En même temps, le nombre des valeurs d'Etat, des bons de crédit et du Trésor et des fonds s'accrut sans cesse. Le capital fictif s'enfla dans la mesure même dans laquelle le capital productif était détruit. Le système du crédit, moyen de circulation des marchandises, se transforma en moyen de mobilisation dans les buts de guerre des biens nationaux, y compris ceux qui devront être créés par les générations futures.

Par crainte d'une crise qui eût été une catastrophe, l'Etat capitaliste agit après la guerre de la même façon que pendant celle-ci : nouvelles émissions, nouveaux emprunts, réglementation des prix de vente et d'achat, des articles les plus importants, garantie de profits, denrées à prix réduits, multiples allocations en addition aux appointements et aux salaires, et avec tout cela, censure militaire et dictature des galonnés.

7. En même temps, la cessation des hostilités

et le rétablissement des relations internationales révélèrent la demande considérable des marchandises les plus diverses sur toute la surface du globe. La guerre avait laissé d'immenses stocks de produits, d'énormes sommes d'argent, concentrés dans les mains des fournisseurs et des spéculateurs, qui les employèrent là où le profit momentanément était le plus grand. Il s'ensuivit une activité commerciale fiévreuse, alors que, avec l'élévation inouïe des prix et des dividendes fantastiques, dans aucune de ses branches fondamentales, l'industrie ne se rapprochait en Europe de son niveau d'avant-guerre.

8. Au prix de la destruction organique du système économique, accroissement de capital fictif, baisse du cours, spéculation, au lieu de pansement des plaies économiques, le gouvernement bourgeois, agissant de concert avec les consortiums des banques et avec les trusts de l'industrie, réussit à éloigner le début de la crise économique, au moment où s'achevait la crise politique de la démobilisation et le premier examen des conséquences de la guerre.

Ayant ainsi obtenu un répit important, la bourgeoisie crut que le danger de la crise était écarté pour un temps indéterminé. Un optimisme extrême s'empara des esprits ; il sembla que les besoins de la reconstruction dussent ouvrir une époque de prospérité industrielle, commerciale et surtout de spéculations heureuses. L'année 1920 fut l'année des espoirs déçus.

Sous une forme financière, tout d'abord, sous une forme commerciale ensuite, et enfin sous la forme industrielle, la crise se produisit en mars 1920 au Japon, en avril aux Etats-Unis (une légère baisse des prix avait commencé en janvier) ; elle passa en Angleterre, en France, en Italie ; dans les pays neutres de l'Europe, se manifesta sous une forme assez légère en Allemagne et se répandit dans la seconde moitié de 1920 dans tout le monde capitaliste.

9. De la sorte, la crise de l'année 1920 — et c'est là l'essentiel pour la compréhension de la situation mondiale — n'est pas une étape du cycle « normal », industriel, mais une réaction plus profonde contre la prospérité fictive du temps de guerre et des deux années suivantes, prospérité basée sur la destruction et sur l'épuisement.

L'alternative normale des crises et des périodes de prospérité se poursuivait auparavant suivant la courbe du développement industriel. Pendant les sept dernières années, par contre, les forces productrices de l'Europe, loin de s'élever, tombèrent brutalement.

La destruction des bases même de l'économie doit d'abord se manifester dans toute la superstructure. Pour arriver à une certaine coordination intérieure, l'économie de l'Europe devra, pendant les quelques années à venir, se restreindre. La courbe des forces productrices tombera de sa hauteur fictive actuelle. Des périodes de prospérité ne peuvent avoir dans ce cas qu'une courte durée et surtout un caractère de spéculation. Les crises seront longues et pénibles. La crise actuelle en Europe est une crise de sous-production. C'est la réaction de la misère contre les efforts pour produire, trafiquer et vivre sur un pied analogue à celui de l'époque capitaliste précédente.

10. L'Angleterre est économiquement le pays le plus fort et qui a le moins souffert de la guerre. On ne saurait cependant, même par rapport à elle, parler du rétablissement de l'équilibre capitaliste après la guerre. Certes, grâce à son orga-

nisation mondiale et à sa situation de triomphatrice, l'Angleterre a obtenu, après la guerre, certains succès commerciaux et financiers ; elle a amélioré son bilan commercial, elle a relevé le cours de la livre sterling et elle a obtenu un excédent des revenus sur les dépenses au budget ; mais sur le terrain industriel, l'Angleterre a rétrogradé depuis la guerre. Le rendement du travail et les revenus nationaux sont incomparablement plus bas qu'avant la guerre. La situation industrielle la plus importante, celle du charbon, s'aggrave de plus en plus, aggravant la situation des autres branches. Les mouvements grévistes incessants sont non la cause, mais la conséquence de la ruine de l'économie anglaise.

11. La Belgique, l'Italie, la France, sont ruinées par la guerre dans la même mesure que l'Allemagne. Le rétablissement d'après-guerre de la France porte un caractère parasitaire : il s'accomplit par la ruine systématique de l'Allemagne (charbon, machines, bétail, or). Les coups les plus sauvages sont portés au développement capitaliste dans son ensemble. La France gagne bien moins que ne perd l'Allemagne. La politique de la France est un pillage sans vergogne, accompagné de chantage diplomatique. La France économique roule inéluctablement aux abîmes. A la fin de la dernière période de prospérité (31 mars 1920, le cours du change français tombe de 60 %, l'italien de 75 0/0.

12. Le caractère illusoire de la période de prospérité est surtout évident en Allemagne ; dans un laps de temps pendant lequel les prix se sont élevés en une année et demie au sextuple, la production du pays a continué de baisser très rapidement. La participation, triomphante en apparence, de l'Allemagne au trafic commercial international d'après-guerre, est payée d'un double prix : gaspillage du capital fondamental de la nation (par la destruction de l'appareil de production, de transport et de crédit) et abaissement successif du niveau d'existence de la classe ouvrière. Les profits des exportateurs allemands s'expriment par une perte sèche du point de vue de l'économie publique. Sous forme d'exportation, c'est la vente à bas prix de l'Allemagne même qui a lieu. Les maîtres capitalistes s'assurent une part toujours croissante de la fortune nationale qui, elle, diminue sans cesse. Les ouvriers allemands deviennent les coolies de l'Europe.

13. De même que l'indépendance politique fictive des *petits pays neutres* repose sur l'antagonisme des grandes puissances entre elles, de même leur prospérité économique dépend du marché mondial, dont le caractère fondamental était déterminé avant la guerre par l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis et la France. Au cours de la guerre, la bourgeoisie des petits Etats neutres d'Europe réalisa des bénéfices monstrueux. Mais la destruction et la ruine des pays belligérants d'Europe entraînent la ruine économique des petits pays neutres. Leurs dettes s'accroissent, leurs changes baissent, la crise leur porta coup sur coup.

III. — Etats-Unis, Japon, pays coloniaux et Russie des Soviets

14. Le développement des Etats-Unis pendant la guerre représente, en un certain sens, le contraire du développement de l'Europe. La participation des Etats-Unis à la guerre fut surtout une participation des fournisseurs. Les Etats-Unis ne ressentirent nullement les effets destructeurs de

la guerre. L'influence indirectement destructrice de la guerre sur les transports, sur l'économie rurale, etc., fut bien plus faible dans ce pays qu'en Angleterre, sans parler même de la France ou de l'Allemagne. D'autre part, les Etats-Unis exploitèrent de la manière la plus complète la suppression ou, du moins, l'extrême affaiblissement de la concurrence européenne et poussèrent leurs industries les plus importantes à un degré de développement inespéré (naphte, constructions navales, automobiles, charbon) ; ce ne sont pas seulement le naphte et les céréales américains, mais aussi le charbon qui tiennent maintenant dans leur dépendance la plupart des pays d'Europe.

Si, jusqu'à la guerre, l'Amérique exportait surtout des produits agricoles et des matières premières (constituant les deux tiers de l'exportation totale), à présent, au contraire, elle exporte surtout des produits industriels (60 0/0 de son exportation). Si, jusqu'à la guerre, l'Amérique était débitrice, à présent elle est devenue créancière du monde entier. La moitié environ de la réserve mondiale de l'or continue toujours à y affluer. Le rôle déterminant sur le marché mondial est passé de la livre sterling au dollar.

15. Cependant le capital américain, lui aussi, est sorti de l'équilibre. L'essor extraordinaire de l'industrie américaine a été exclusivement déterminé par l'ensemble des conditions mondiales : suppression de la concurrence européenne et surtout demande du marché militaire de l'Europe. Si l'Europe, ruinée, n'a pas pu, même après la guerre, revenir en qualité de concurrente de l'Amérique à sa situation d'avant-guerre sur le marché mondial, elle ne peut d'autre part, en qualité de marché pour l'Amérique, avoir désormais qu'une part insignifiante de son importance antérieure. Les Etats-Unis sont devenus dans une mesure infiniment plus grande qu'avant la guerre un pays d'exportation. L'appareil productif sur-développé pendant la guerre ne peut être complètement utilisé à cause du manque de débouchés. Quelques industries de saison qui ne peuvent donner du travail aux ouvriers que pendant une partie de l'année. La crise est aux Etats-Unis le commencement d'une profonde et durable ruine économique, résultat de la chute de l'Europe. C'est là le résultat de la destruction de la division du travail mondial.

16. Le Japon aussi a profité de la guerre pour élargir sa place sur le marché mondial. Son développement est incomparablement plus limité que celui des Etats-Unis, et, dans une série de branches il revêt un caractère purement artificiel. Si ses forces productrices furent suffisantes pour la conquête d'un marché déserté par les concurrents, elles apparaissent cependant insuffisantes pour lui garder le marché dans la lutte avec les pays capitalistes plus puissants. Il en résulta une crise aiguë, qui fut précisément le commencement de toutes les autres crises.

17. Les *pays maritimes* exportant des matières premières et dans ce nombre les pays coloniaux (Amérique du sud, Canada, Australie, Indes, Egypte, etc.), profitèrent à leur tour de l'interruption des communications internationales pour développer leur industrie indigène. La crise mondiale s'est étendue à présent chez eux aussi. Le développement de l'industrie nationale dans ces pays devient à son tour une source de nouvelles difficultés commerciales pour l'Angleterre et pour l'Europe.

18. Dans le domaine de la production du commerce et du crédit, et cela non seulement en Europe, mais sur une échelle mondiale, il n'y a donc

pas de raison d'affirmer un rétablissement quelconque d'un équilibre stable après la guerre.

La chute économique de l'Europe continue, mais la destruction des bases de l'économie européenne se manifesterà à peine pendant les années qui viennent.

Le marché mondial est désorganisé. L'Europe a besoin des produits américains, mais elle ne peut donner à l'Amérique aucun équivalent. L'Europe est anémiée. L'Amérique est hypertrophiée. Le change or est supprimé. Le marché mondial n'a plus d'équivalent général. Le rétablissement du cours or en Europe ne pourrait être obtenu que par l'élévation de l'exportation et la diminution des importations. L'Europe ruinée est incapable de cette transformation. L'Amérique se défend à son tour des importations européennes artificielles (dumping) en élevant les tarifs douaniers.

L'Europe reste une maison d'aliénés, l'Angleterre établit des droits prohibitifs contre l'exportation allemande et toute la vie économique de l'Allemagne est à la merci d'une bande de spéculateurs parisiens. Le territoire de l'Autriche-Hongrie est divisé par une dizaine de lignes douanières. L'écheveau du traité de Versailles est chaque jour plus embrouillé.

19. Le retour de la Russie sur le marché mondial ne peut pas pendant la prochaine période y porter de bien grands changements. L'organisme capitaliste de la Russie se trouvait, sous le rapport des moyens de production, dans la plus étroite dépendance de l'industrie mondiale, et cette dépendance s'est encore accentuée par rapport aux pays de l'Entente, pendant la guerre, alors que l'industrie intérieure de la Russie était entièrement mobilisée. Le blocus rompit d'un coup tous ces liens vitaux. Il ne saurait même être question que ce pays épuisé et ruiné par trois années de guerre civile puisse organiser chez lui les nouvelles branches d'industrie sans lesquelles les anciennes ont été inévitablement ruinées par l'épuisement de leur matériel fondamental. A tout cela s'ajoute le fait de l'absorption dans l'armée rouge de centaines de milliers des meilleurs ouvriers, et dans une mesure considérable, des plus qualifiés. Dans ces conditions historiques, aucun autre régime n'aurait pu, cerné par le blocus, réduit à des guerres incessantes, recueillant un terrible héritage de ruines, maintenir la vie économique et créer une administration centralisée. Mais on ne peut douter que la lutte contre l'impérialisme mondial ait été payée de l'épuisement prolongé des forces productrices de la Russie dans plusieurs branches fondamentales de l'économie. Ce n'est qu'à présent, à la suite du relâchement du blocus et du rétablissement de certaines réformes plus normales des rapports entre le ville et la campagne, que le pouvoir soviétiste reçoit la possibilité d'une direction centralisée constante et inflexible en vue du relèvement du pays.

IV. — Tension des antagonismes sociaux

20. La guerre, qui entraîna une destruction sans précédent dans l'histoire des forces productrices, n'a pas arrêté le processus de la différenciation sociale ; au contraire, la prolétarisation des larges couches intermédiaires, y compris la nouvelle classe moyenne (employés, fonctionnaires, etc.) et la concentration de la propriété dans les mains d'une petite minorité (trusts, cartels, consortiums, etc.), firent, pendant les sept dernières années, des progrès monstrueux dans les pays qui ont le plus souffert de la guerre. La question Stinnes est devenue une question essentielle de la vie économique allemande.

La hausse des prix sur toutes les marchandises, concomitante à la baisse catastrophique du change dans tous les pays européens belligérants, attestait au fond une nouvelle répartition du revenu national au détriment de la classe ouvrière, des fonctionnaires, des employés, des petits rentiers et d'une façon générale, de toutes les catégories d'individus ayant un revenu plus ou moins déterminé.

De la sorte, sous le rapport de ses ressources matérielles, l'Europe fut ramenée à une dizaine d'années en arrière et la tension des antagonismes sociaux, qui ne peut désormais être comparée à ce qu'elle était autrefois, loin d'être arrêtée dans son cours, s'accroît avec une rapidité extraordinaire. Ce fait capital est déjà suffisant pour détruire tout espoir fondé sur un développement prolongé et pacifique dans les forces de la démocratie : *la différenciation progressive basée sur la ruine économique détermine le caractère tendu, convulsif et cruel de la lutte des classes.*

Le caractère actuel de la crise ne fait que prolonger sous ce rapport le travail de la guerre et de l'essor spéculatif qui la suivit.

21. La hausse des prix des produits agricoles fit affluer à la campagne une quantité d'argent déprécié. Cela donne l'impression d'un enrichissement de la campagne. Les paysans purent, en effet, payer avec leurs papiers dépréciés toutes leurs dettes contractées au cours normal. Mais l'économie rurale ne consiste pas seulement dans l'extension des hypothèques. L'insuffisance de main-d'œuvre, la perte du bétail, la pénurie d'engrais artificiels, la cherté des produits industriels provoquèrent l'extrême recul de l'économie rurale de l'Europe.

D'autre part, l'appauvrissement général de l'Europe, la rendant incapable d'acheter la quantité nécessaire de céréales américaines et canadiennes, entraîna une lourde crise de l'économie fermière transatlantique. On observe une certaine aggravation de la situation du paysan et du petit fermier non seulement en Europe, mais aussi aux Etats-Unis, au Canada, en Argentine, en Australie, en Afrique du Sud. Les nouveaux capitaux amassés pendant la guerre sont consacrés à l'achat des terres. La campagne se différencie socialement, se prolétarise, se paupérise et devient un foyer de très vif mécontentement.

22. La situation des fonctionnaires et des employés, par suite de la diminution de la capacité d'achat de l'argent, s'est aggravée d'une façon générale plus durement que la situation du prolétariat. Les conditions d'existence des fonctionnaires subalternes, des moyens, étant complètement ébranlées, ces éléments sont devenus un ferment de mécontentement politique, qui sape la solidité du mécanisme d'Etat, qu'ils servent. « La nouvelle caste moyenne », qui, selon les réformistes, représentait le centre des forces conservatrices, devient plutôt, pendant l'époque de transition, un facteur révolutionnaire.

23. L'Europe capitaliste a finalement perdu sa situation économique prédominante dans le monde. D'autre part, son équilibre de classes relatif reposait sur cette vaste domination. Tous les efforts des pays européens (l'Angleterre et en partie la France) pour rétablir la situation intérieure ne purent qu'aggraver le chaos de l'incertitude.

24. Tandis qu'en Europe la concentration de la propriété s'accomplit sur les bases de la ruine, aux Etats-Unis cette concentration et les antagonismes de classe atteignirent un degré extrême sur les bases d'un enrichissement capitaliste fiévreux. Les brusques changements de la situation, par suite de l'incertitude générale du marché

mondial, donnent à la lutte des classes sur le sol américain, un caractère extrêmement tendu et révolutionnaire. A une apogée capitaliste, sans précédent dans l'histoire, doit succéder une apogée de lutte révolutionnaire.

25. L'émigration des ouvriers et des paysans au delà de l'Océan servait toujours de soupape de sûreté au régime capitaliste d'Europe. Elle augmentait dans les époques de dépression continue et après l'échec des mouvements révolutionnaires. Mais, maintenant, l'Amérique et l'Australie entravent toujours davantage l'immigration. La soupape de sûreté de l'émigration ne fonctionne plus.

26. Le développement énergique du capitalisme en Orient, particulièrement aux Indes et en Chine, a créé de nouvelles bases sociales pour la lutte révolutionnaire. La bourgeoisie de ces pays a resserré encore plus étroitement ses liens avec le capital étranger et est devenue de la sorte son principal instrument de domination. Sa lutte contre l'impérialisme étranger, lutte du plus faible concurrent, a essentiellement un caractère à demi fictif. Le développement du prolétariat indigène paralyse les tendances révolutionnaires nationales de la bourgeoisie capitaliste. Mais en même temps les rangs nombreux des paysans reçoivent dans la personne de l'avant-garde communiste consciente de véritables chefs révolutionnaires.

La réunion de l'oppression militaire nationaliste de l'impérialisme étranger, de l'exploitation capitaliste par la bourgeoisie indigène et par la bourgeoisie étrangère, ainsi que les survivances de la servitude féodale créent des conditions dans lesquelles le prolétariat natif se développera rapidement et se mettra à la tête du large mouvement des paysans.

Le mouvement populaire révolutionnaire aux Indes, dans les autres colonies, est devenu maintenant partie intégrante de la révolution mondiale des travailleurs, dans la même mesure que le soulèvement du prolétariat dans les pays capitalistes du vieux ou du nouveau monde.

V. — Rapports internationaux

27. La situation générale de l'économie mondiale et, avant tout, la ruine de l'Europe, déterminèrent une longue période de lourdes difficultés économiques, de secousses, de crises partielles et générales, etc. Les rapports internationaux tels qu'ils s'établirent comme résultat de la guerre et du traité de Versailles rendent la situation sans issue.

L'impérialisme a été engendré par les besoins des forces productrices tendant à supprimer les frontières des Etats nationaux et à créer un territoire européen et mondial économique unique; le résultat du conflit des impérialismes ennemis, a été l'établissement dans l'Europe Centrale et Orientale de nouvelles frontières, de nouvelles douanes, et de nouvelles armées. Au sens économique et pratique, l'Europe a été ramenée au moyen âge.

Sur une terre épuisée et ruinée, on entretient actuellement une armée une fois et demie plus grande qu'en 1914, c'est-à-dire à l'apogée de la « paix armée ».

28. La politique dirigeante de la France sur le Continent Européen peut être divisée en deux parties : l'une, attestant la rage aveugle de l'usurier prêt à étouffer son débiteur insolvable, et l'autre représentée par la cupidité de la grande industrie pillarde en vue de créer à l'aide des bassins de la Sarre, de la Ruhr, et de la Haute-Silésie, les con-

ditions favorables à un impérialisme industriel, susceptible de remplacer l'impérialisme financier, en faillite.

Mais ces efforts vont à l'encontre des intérêts de l'Angleterre. La tâche de celle-ci consiste à séparer le charbon allemand du minerai français dont la réunion est pourtant une condition indispensable à la régénération de l'Europe.

29. L'Empire Britannique paraît actuellement au sommet de sa puissance. Il a maintenu ses anciennes possessions et il en a conquis de nouvelles. Mais précisément le moment actuel montre que la situation prédominante de l'Angleterre est en contradiction avec sa déchéance économique effective. L'Allemagne avec son capitalisme incomparablement plus progressif sous le rapport de la technique et de l'organisation, est écrasée par la force armée. Mais dans la personne des Etats-Unis économiquement maîtres des deux Amériques, un adversaire se dresse en face de l'Angleterre triomphante et plus menaçant que l'Allemagne. Grâce à une meilleure organisation et à une meilleure technique, le rendement du travail dans les industries des Etats-Unis est incomparablement supérieur à ce qu'il est en Angleterre. Les Etats-Unis produisent 65 à 70 % du pétrole consommé dans le monde entier et dont dépend l'usage des automobiles, celui des tracteurs, la flotte et l'aviation. La situation séculaire et presque monopolisée de l'Angleterre sur le marché du charbon est définitivement ruinée. L'Amérique a pris la première place. Sa exportation en Europe augmente de façon menaçante. Sa flotte commerciale est presque égale à celle de l'Angleterre. Les Etats-Unis ne veulent plus se résigner au monopole mondial des câbles, détenu par l'Angleterre. Dans le domaine industriel la Grande-Bretagne passe à la défensive et sous prétexte de lutter contre la concurrence « malsaine » de l'Allemagne s'arme de mesures protectionnistes contre les Etats-Unis. Enfin, tandis que la flotte militaire de l'Angleterre comptant un grand nombre d'unités vieilles s'est arrêtée dans son développement, le gouvernement Harding a repris le programme du gouvernement Wilson relativement aux constructions navales, lesquelles, au cours des deux ou trois prochaines années, donneront l'hégémonie des mers au pavillon américain.

La situation est telle que, ou l'Angleterre sera automatiquement repoussée à l'arrière-plan et, malgré sa victoire sur l'Allemagne, deviendra une puissance de second ordre, ou bien — et elle s'y croit déjà obligée — elle engagera à fond, dans un très prochain avenir, toutes les forces par elle acquises dans le passé, dans une lutte à mort avec les Etats-Unis.

C'est dans cette perspective que l'Angleterre maintient son alliance avec le Japon et s'efforce, au prix de concessions de plus en plus grandes, d'acquiescer l'appui, ou tout au moins la neutralité de la France.

La croissance du rôle international — dans les limites du continent — de cette dernière au cours de l'année écoulée a pour cause non un affermissement de la France, mais un affaiblissement international de l'Angleterre.

La capitulation de l'Allemagne en mai dernier, dans la question des contributions de guerre signifie partout une victoire temporaire de l'Angleterre et assure la chute économique ultérieure de l'Europe centrale, sans exclusion, dans un avenir rapproché, l'occupation par la France du bassin de la Ruhr et de la Haute-Silésie.

30. L'antagonisme du Japon et des Etats-Unis provisoirement dissimulé à la suite de la participation à la guerre contre l'Allemagne, développe

en ce moment ouvertement ses tendances. Le Japon s'est, par suite de la guerre, rapproché des côtes américaines, ayant reçu dans l'Océan Pacifique des îles d'une grande importance stratégique.

La crise de l'industrie rapidement développée du Japon a de nouveau réveillé la question de l'émigration : le Japon, pays à population dense et pauvre en ressources naturelles, est obligé d'exporter des marchandises ou des hommes. Dans un cas comme dans l'autre, il se heurte aux Etats-Unis : en Californie, en Chine et sur l'île de Jap.

Le Japon dépense plus de la moitié de son budget pour l'armée et pour la flotte. Dans la lutte de l'Angleterre avec l'Amérique, le Japon aura sur mer le rôle joué par la France sur terre dans la guerre avec l'Allemagne. Le Japon profite actuellement de l'antagonisme entre la Grande-Bretagne et l'Amérique, mais la lutte décisive de ces deux géants pour la domination du monde se décidera finalement à son détriment.

31 Le grand massacre récent fut européen par ses causes et par ses principaux participants. L'axe de la lutte, c'était l'antagonisme entre l'Angleterre et l'Allemagne. L'intervention des Etats-Unis élargit les cadres de la lutte, mais ne l'écarta pas de sa tendance fondamentale ; le conflit européen fut résolu au moyen du monde entier. La guerre qui résolut à sa manière le différend entre l'Angleterre et l'Allemagne et par là le différend entre les Etats-Unis et l'Allemagne, non seulement n'a pas résolu la question des rapports entre les Etats-Unis et l'Angleterre, mais au contraire l'a reposée au premier plan dans toutes ses proportions, en tant que question fondamentale de la politique mondiale, de même qu'elle a posé une question de second ordre : celle des rapports entre les Etats-Unis et le Japon. La dernière guerre a de la sorte été la préface européenne à la guerre véritablement mondiale qui décidera de la *domination impérialiste exclusive*.

32. Mais ce n'est là qu'un des axes de la politique mondiale. Il y a un autre axe encore : la Fédération des Soviets russes et la 3^e Internationale sont nées des conséquences de la dernière guerre. Le groupement des forces révolutionnaires internationales est entièrement dirigé contre tous les groupements impérialistes.

La conservation de l'alliance entre l'Angleterre et la France ou au contraire sa destruction, a le même prix au point de vue des intérêts du prolétariat et au point de vue de la paix que le renouvellement ou le non-renouvellement de l'alliance anglo-japonaise, que l'entrée (ou le refus d'entrer) des Etats-Unis dans la Société des Nations ; le prolétariat ne saurait voir une grande garantie de paix dans la Société des Nations ; groupement passager cupide et sans foi des Etats capitalistes dont la politique, évoluant de plus en plus autour de l'antagonisme anglo-américain, l'entretient en préparant une sanglante explosion.

La conclusion, par quelques pays capitalistes, de traités de paix et de conventions commerciales avec la Russie soviétique ne signifie pas, loin de là, la renonciation de la bourgeoisie mondiale à la destruction de la République des Soviets. On ne peut y voir qu'un changement peut-être passager de formes et de méthodes de lutte. Le coup d'Etat japonais en Extrême-Orient signifie peut-être le commencement d'une nouvelle période d'intervention armée.

Il est absolument évident que, plus le mouvement révolutionnaire prolétarien mondial se ra-

lentit, et plus les contradictions de la situation internationale économique et politique, stimulent inévitablement la bourgeoisie à tenter de nouveau de provoquer un dénouement par les armes à l'échelle mondiale. Cela voudrait dire que le « rétablissement de l'équilibre capitaliste » après la nouvelle guerre se baserait sur un épuisement économique et sur un recul de la civilisation en comparaison desquels la situation actuelle de l'Europe représente le comble du bien-être.

33. Quoique l'expérience de la dernière guerre ait confirmé avec une certitude terrifiante que « la guerre est un calcul trompeur » — vérité qui contient tout le pacifisme tant socialiste que bourgeois — la préparation de la nouvelle guerre, préparation économique, politique, idéologique et technique, se poursuit à vive allure dans tout le monde capitaliste. Le pacifiste humanitaire antirévolutionnaire est devenu une force auxiliaire du militarisme.

Les social-démocrates de toutes nuances et les syndicalistes d'Amsterdam insufflent au prolétariat international la conviction de la nécessité de s'adapter aux règles économiques et au droit international des Etats, tels qu'ils ont été établis par suite de la guerre et apparaissent ainsi comme des auxiliaires insignes de la bourgeoisie impérialiste dans la préparation du nouveau massacre qui menace de détruire définitivement la civilisation humaine.

VI. — La classe ouvrière après la guerre

34. Au fond, la question du rétablissement du capitalisme sur les bases tracées plus haut se résume ainsi : la classe ouvrière est-elle disposée à faire, dans des conditions nouvelles incomparemment plus difficiles, les sacrifices indispensables pour affermir les conditions de son propre esclavage, plus étroit et plus dur qu'avant la guerre ?

Pour restaurer l'économie européenne, en remplacement de l'appareil de production détruit pendant la guerre, une forte création nouvelle de capital serait nécessaire. Cela ne serait possible que si le prolétariat était prêt à travailler davantage dans des conditions d'existence très inférieures. C'est ce que les capitalistes demandent, c'est ce que lui conseillent les chefs traitres des Internationales jaunes : d'abord aider la restauration du capitalisme, ensuite lutter pour l'amélioration de la situation des ouvriers. Mais le prolétariat d'Europe n'est pas prêt à ce sacrifice ; il réclame une amélioration de ses conditions d'existence, ce qui actuellement est en contradiction absolue avec les possibilités objectives du capitalisme. D'où les grèves et les insurrections sans fin et l'impossibilité de restaurer l'économie européenne. Rétablir le cours du change, c'est, pour divers Etats européens (Allemagne, France, Italie, Autriche, Hongrie, Pologne, Balkans), avant tout se débarrasser de charges dépassant la mesure de leurs forces, c'est-à-dire se déclarer en faillite ; c'est aussi donner une puissante impulsion à la lutte de toutes les classes pour une nouvelle répartition du revenu national. Rétablir le cours du change, c'est à l'avenir diminuer les dépenses de l'Etat au détriment des masses (renoncer à fixer le salaire minimum, le prix des articles de consommation générale), c'est empêcher l'arrivée des articles de première nécessité à meilleur marché provenant de l'étranger et relever l'exportation en diminuant les frais de la production, c'est-à-dire encore une

fois, au premier chef, renforcer l'exploitation de la masse ouvrière. Toute mesure sérieuse, tendant à rétablir l'équilibre capitaliste, ébranle plus encore l'équilibre déjà rompu des classes et donne un nouvel élan à la lutte révolutionnaire. La question de savoir si le capitalisme peut se régénérer devient par conséquent une question de lutte de forces vivantes : celle des classes et des partis. Si, des deux classes fondamentales, la bourgeoisie et le prolétariat, l'une, la dernière, renonçait à la lutte révolutionnaire, l'autre, la bourgeoisie, retrouverait en fin de compte, indubitablement, un nouvel équilibre capitaliste — équilibre de décomposition matérielle et morale — au moyen de nouvelles crises, de nouvelles guerres, de l'appauvrissement poursuivi de pays entiers et de la mort de dizaines de millions de travailleurs.

Mais la situation actuelle du prolétariat, international ne donne guère de raisons de la pronostiquer.

35. Les éléments sociaux de stabilité, de conservatisme, de tradition, ont perdu la plus grande partie de leur autorité sur l'esprit des masses laborieuses. Si la social-démocratie et les trade-unions conservent encore quelque influence sur une partie considérable du prolétariat, grâce à l'héritage de l'appareil d'organisation, du passé, cette influence est tout à fait inconsistante. La guerre a modifié non seulement l'état d'esprit, mais la composition même du prolétariat, et ces modifications sont tout à fait incompatibles avec l'organisation graduelle d'avant la guerre.

Au sommet du prolétariat, dans la plupart des pays domine encore la bureaucratie ouvrière, extrêmement développée, étroitement unie, qui élabore ses propres méthodes et ses procédés de domination, et se rattachent par des milliers de liens aux institutions et aux organes de l'Etat capitaliste.

Vient ensuite un groupe d'ouvriers, le mieux placé dans la production, occupant ou comptant occuper des postes d'administration, et qui sont l'appui le plus sûr de la bureaucratie ouvrière.

Puis la vieille génération des social-démocrates et des syndicalistes ouvriers, qualifiés pour la plupart, rattachés à leur organisation par des dizaines d'années de lutte et qui ne peuvent se décider à rompre avec elle, malgré ses trahisons et ses faillites. Toutefois, dans bien des branches de production, les ouvriers qualifiés sont mélangés à des ouvriers non qualifiés, des femmes surtout.

Viennent encore des millions d'ouvriers qui ont fait l'apprentissage de la guerre, familiarisés avec le maniement des armes et prêts pour la plupart à s'en servir contre l'ennemi de classe, à la condition toutefois d'une préparation sérieuse, préalable, d'une ferme direction, choses indispensables au succès.

Puis des millions de nouveaux ouvriers, d'ouvrières en particulier, attirés dans l'industrie pendant la guerre et communiquant au prolétariat non seulement leurs préjugés petit-bourgeois, mais encore leurs aspirations impatientes vers de meilleures conditions d'existence.

Enfin, des millions de jeunes ouvriers et ouvrières élevés pendant la tempête révolutionnaire, plus accessibles à la parole communiste, brûlant du désir d'agir.

En dernier lieu, une gigantesque armée de chômeurs, pour la plupart déclassés, reflétant le plus vivement dans ses fluctuations le cours de la décadence de l'économie capitaliste et tenant l'ordre bourgeois sous sa constante menace.

Ces éléments du prolétariat, si divers par leur origine et leur caractère, n'ont été, ne sont entraînés dans le mouvement après la guerre, ni simultanément, ni de la même manière. De là les hésitations, les fluctuations, les progrès et les reculs dans la lutte révolutionnaire. Mais dans son écrasante majorité, la masse prolétarienne serre promptement les rangs parmi la ruine de toutes ses anciennes illusions, l'effrayante incertitude de la vie quotidienne, devant la toute-puissance du capital concentré, devant les méthodes de brigandage de l'Etat militarisé. Cette masse, qui compte de nombreux millions d'hommes, cherche une direction ferme et claire, un programme net d'action et crée par là même une base au rôle décisif que le Parti Communiste cohérent et centralisé est appelé à jouer.

36. La situation de la classe ouvrière s'est évidemment aggravée pendant la guerre. Certains groupes d'ouvriers ont prospéré. Les familles dans lesquelles quelques membres ont pu travailler dans les usines pendant la guerre ont même réussi à maintenir et à élever leur niveau d'existence. Mais, d'une façon générale, le gain n'a pas augmenté parallèlement à la cherté de la vie.

Dans l'Europe centrale, le prolétariat a, pendant la guerre, été voué à des privations toujours croissantes. Dans les pays continentaux de l'Entente, la chute du niveau d'existence fut moins brutale jusqu'à ces temps derniers. En Angleterre, le prolétariat arrêta, pendant la dernière période de la guerre, au moyen d'une lutte énergique, le processus d'aggravation des conditions de son existence.

Aux Etats-Unis, la situation de quelques couches de la classe ouvrière s'est améliorée, quelques couches ont conservé leur ancienne situation ou ont subi un abaissement de leur niveau d'existence.

La crise s'abattit sur le prolétariat du monde entier avec une force terrifiante. La réduction des salaires dépassa la baisse des prix. Le nombre des chômeurs et des demi-chômeurs devint énorme, sans précédent dans l'histoire du capitalisme. Les fréquents changements dans les conditions d'existence personnelle influent très défavorablement sur le rendement du travail ; mais ils excluent la possibilité d'établir l'équilibre des classes sur le terrain fondamental, c'est-à-dire sur celui de la production. L'incertitude des conditions d'existence reflétant l'inconsistance générale des conditions économiques nationales et mondiales, constitue à présent le facteur le plus révolutionnaire.

VII. — Perspectives et tâches

37. La guerre n'a pas déterminé immédiatement la révolution prolétarienne. La bourgeoisie note ce fait, avec une certaine apparence de raison, comme sa plus grande victoire.

Il n'y a qu'un esprit borné petit-bourgeois qui puisse voir la faillite du programme de l'Internationale Communiste dans le fait que le prolétariat européen n'a pas renversé la bourgeoisie pendant la guerre ou immédiatement après. Le développement de l'Internationale Communiste dans la révolution prolétarienne n'implique pas la fixation dogmatique d'une date déterminée au calendrier de la révolution, ni l'obligation d'amener mécaniquement la révolution à la date fixée. La révolution était et reste une lutte des forces vivantes sur des bases historiques données. La destruction de l'équilibre capitaliste par la guerre à l'échelle mondiale a créé des conditions favorables

pour les forces fondamentales de la révolution, pour le prolétariat. Tous les efforts de l'Internationale Communiste étaient et restent dirigés vers l'utilisation complète de cette situation.

Les divergences entre l'Internationale Communiste et les social-démocrates des deux groupes ne consistent pas en ce que nous aurions déterminé une date fixe pour la révolution, alors que les social-démocrates nient la valeur de l'utopie et du putschisme (tentatives insurrectionnelles) : ces divergences résident en ce que les social-démocrates réagissent contre le développement révolutionnaire effectif, en aidant de toutes leurs forces, au gouvernement aussi bien que dans l'opposition, au rétablissement de l'équilibre de l'Etat bourgeois, tandis que les Communistes profitent de toutes les occasions, de tous les moyens et de toutes les méthodes pour renverser et écraser l'Etat bourgeois, par la dictature du prolétariat.

Au cours des deux années et demie écoulées depuis la guerre, le prolétariat des différents pays a manifesté tant d'énergie, tant de disposition à la lutte, tant d'esprit de sacrifice, qu'il aurait pu suffire largement à sa tâche et accomplir une révolution triomphante s'il s'était trouvé à la tête de la classe ouvrière un Parti Communiste réellement international, bien préparé et fortement centralisé. Mais diverse causes historiques et les influences du passé ont placé à la tête du prolétariat européen, pendant la guerre et depuis, l'organisation de la 2^e Internationale, qui est devenue et qui reste un instrument politique inappréciable aux mains de la bourgeoisie.

38. En Allemagne, vers la fin de l'année 1918 et au commencement de 1919, le pouvoir appartenait en fait à la classe ouvrière. La social-démocratie — majoritaire et indépendante — les syndicats, firent agir toute leur influence traditionnelle et tout leur appareil, dans le but de remettre ce pouvoir entre les mains de la bourgeoisie.

En Italie, le mouvement révolutionnaire impétueux du prolétariat a crû de plus en plus pendant les derniers dix-huit mois, et seul le manque de caractère d'un Parti socialiste petit-bourgeois, la politique des trahisons de la fraction parlementaire, l'opportunisme lâche des organisations syndicales ont pu permettre à la bourgeoisie de rétablir son appareil, de mobiliser sa garde blanche, de passer à l'attaque contre le prolétariat momentanément découragé par la faillite de ses vieux organes dirigeants.

Le puissant mouvement gréviste anglais est à chaque fois brisé non par la brutalité policière de l'Etat, mais par les cadres conservateurs de trade-unions dont l'appareil joue actuellement le rôle ignoble d'un facteur contre-révolutionnaire. Si l'organisme des trade-unions anglais fournissait en ce moment, dans l'intérêt du socialisme, seulement la moitié du travail qu'il effectue dans l'intérêt du capital, le prolétariat anglais s'emparerait du pouvoir avec le minimum de sacrifices et pourrait s'atteler à la tâche de réorganisation systématique du pays.

Ce que nous venons de dire s'applique dans une mesure plus ou moins grande à tous les pays capitalistes.

39. Il est absolument incontestable que la lutte révolutionnaire du prolétariat pour le pouvoir manifeste à l'heure actuelle, à l'échelle mondiale, un certain fléchissement, un certain ralentissement. Mais, au fond des choses, il n'était pas permis de s'attendre à ce que l'offensive révolutionnaire d'après-guerre, dans la mesure où elle ne donna pas d'emblée la victoire, se développât

suivant une ligne ininterrompue. Le développement politique a aussi ses cycles, ses hauts et ses bas. L'ennemi ne reste pas passif : il combat lui aussi. Si l'attaque du prolétariat n'est pas couronnée de succès, la bourgeoisie passe, à la première occasion, à la contre-attaque. La perte par le prolétariat de quelques positions conquises sans difficulté entraîne une certaine dépression dans ses rangs. Mais s'il reste incontestable qu'à l'époque où nous vivons la courbe du développement capitaliste est, d'une façon générale, descendante, avec des mouvements passagers de relèvement, la courbe de la révolution est montante avec quelques fléchissements.

40. Si le cours du développement a été quelque peu plus alourdi et si la crise industrielle et commerciale actuelle a été remplacée dans un plus ou moins grand nombre de pays par une période de relèvement, ce fait ne saurait en aucun cas être interprété comme l'avènement d'une époque d'« organisation ». Aussi longtemps que le capitalisme existera, les fluctuations du développement seront inévitables. Ces fluctuations accompagneront le capitalisme dans son agonie comme elles l'ont accompagné dans sa jeunesse et dans sa maturité.

Le prolétariat, repoussé au cours de la crise actuelle par le capital, passera à l'attaque dès que quelque amélioration un peu claire se manifesterà dans la situation. Son offensive économique qui, dans ce dernier cas, serait inévitablement menée, sous les mots d'ordre de revanche contre toutes les mystifications du temps de guerre, contre tout le pillage et tous les outrages infligés pendant la crise, aura, pour cette même raison, la même tendance à se transformer en guerre civile ouverte que la lutte défensive actuelle.

41. Que le mouvement révolutionnaire au cours de la prochaine période suive un cours plus animé ou plus ralenti, le Parti Communiste doit, dans les deux cas, devenir un parti d'action. Il est à la tête des masses combattantes, il formule fermement et clairement des mots d'ordre de combat, il dénonce les mots d'ordre équivoques de la social-démocratie, basés toujours sur le compromis. Le Parti Communiste doit s'efforcer au cours de toutes les alternatives du combat, de renforcer par des moyens d'organisation, ses nouveaux points d'appui ; il doit former les masses aux manœuvres actives, les armer de nouvelles méthodes et de nouveaux procédés, basés sur le choc direct et ouvert avec les forces de l'ennemi. En profitant de chaque répit pour s'assimiler l'expérience de la phase précédente de la lutte, le Parti Communiste doit s'efforcer d'approfondir et d'élargir les conflits de classe et de les relier sur une échelle nationale et internationale dans l'idée du but et de l'action pratique, de façon qu'au sommet du prolétariat soient brisées toutes les résistances dans la voie de sa dictature et de la révolution sociale.

L. TROTSKY, E. VARGA.



HÉROS ET MARTYRS DU COMMUNISME

JOE HILL, FRANK LITTLE

Les I. W. W. d'Amérique ont fait beaucoup de sacrifices depuis la fondation, relativement récente, de leur organisation. Pendant les grèves qu'ils ont soutenues et qui ont souvent été de véritables batailles de guerre civile, leurs membres ont été tués et mutilés par dizaines, tant par les agents de l'autorité que par des foules furieuses. Leur action, qu'il s'agisse de grève, de manifestation, de revendication de la liberté de parole, n'a jamais eu cours dans le cadre de la loi, n'a jamais été pacifique. Des centaines et, peut-être, des milliers d'I. W. W. sont actuellement détenus dans les geôles de la libre Amérique, où ils purgent des peines monstrueuses de 20 et 30 ans de prison (ou perpétuelles). Il y eut un moment, où cette organisation avait jusqu'à cinq mille adhérents détenus dans les camps de concentration, les prisons et les bagnes, avant ou après condamnation. Les lynchages, avec tout leur cortège d'inventions sadiques — ébouillement, marque au fer rouge, etc. — de nos militants dévoués à la libération du prolétariat américain étaient fréquents. Mis hors la loi bourgeoise, nos camarades sentaient toujours l'épée de Damoclès suspendue sur leur tête, et nulle statistique n'a encore mesuré l'étendue de leurs sacrifices.

Parmi les innombrables victimes de la bourgeoisie américaine, deux camarades prématurément arrachés à notre œuvre, deux vaillants tombés en première ligne, dans la guerre entre le travail et le capital, sont surtout populaires. Ce sont mes amis et compagnons d'armes, Joseph Hillstrom (plus connu sous le sobriquet de Joe Hill) et Frank Little. Tous deux sont tombés de la main du bourreau : le premier fusillé dans l'Etat d'Utah, le 17 novembre 1915, et le second lynché par les mercenaires du trust du cuivre, le 1^{er} août 1917.

Tous deux étaient des hommes de valeur, personnalités remarquables, militants dévoués, organisateurs doués, tacticiens habiles des luttes économiques, et nous ne devons pas nous étonner que le capital américain les ait traités avec le plus de rigueur et que, ne voulant pas les garder dans ses prisons comme il nous a gardés, nous, il les ait sur-le-champ assassinés.

Joe Hill avait commencé son activité révolutionnaire dans les bas-fonds. A l'arrivée des organisateurs des I. W. W. dans les forêts septentrionales de l'Amérique, il était scieur de bois. Hill fut un des premiers des « Travailleurs de la Forêt » à se syndiquer, et dès ce jour vécut de la vie du syndicat, porta le poids de ses peines et, finalement, mourut pour lui. Il remplissait au syndicat toutes les fonctions : secrétaire, trésorier, organisateur, propagandiste, président, maintes fois délégué aux Congrès locaux ou généraux, rédacteur de journaux. Il ne se déroba à aucun travail, considérant que tout est important, qu'il y a tou-

jours des responsabilités à prendre et qu'il faut tout faire.

Joe Hill était aussi un poète remarquablement original et un bon musicien. Il fut le premier poète ouvrier de l'Amérique. Et c'est à ce titre que son nom ne sera plus oublié aux Etats-Unis. Son petit livre de chansons et de poèmes a déjà été répandu en 10 éditions, à environ 300.000 exemplaires.

Ses vers, qu'il a de plus adaptés lui-même à des airs populaires, chantent la souffrance de l'homme de cœur devant l'exploitation, la peine physique et morale du prolétaire dans l'atmosphère de sauvagerie empoisonnée du patriotisme, de la société américaine ; ses vers lamentent la destinée des fillettes de 12 et 14 ans qui s'étiolent dans les fabriques ou descendent dans les mines, pendant des 9 et des 10 heures par jour, et qui de leurs petites mains, de leur sueur et de leur sang d'enfants, contribuent à créer les immenses richesses de la classe ennemie. Il s'indigne de voir les grévistes assommés, condamnés par la loi, lynchés par les mercenaires, en proie aux bandes des capitalistes du Colorado, qui versent à flots le sang ouvrier ; il évoque la fumée des incendies planant sur les villes ouvrières, les lamentations des enfants, attendrissant même les plumitifs de la bourgeoisie, l'héroïsme des prolétaires sauvant leurs enfants et l'avenir et l'honneur de leur classe. A tous ces héros martyrs inconnus Joe Hill dédiait ses chansons qui ont si profondément ému le cœur des prolétaires.

Sa muse évoquait aussi volontiers les festins et les bals offerts par les Crésus modernes à leurs clients et à leurs valets. Il flagellait les serveurs de la bourgeoisie, socialistes jaunes et bureaucrates des syndicats. Il appelait la classe ouvrière d'Amérique à s'unir aux travailleurs des autres pays pour aller à l'assaut du vieux monde. C'était un fanatique de l'organisation que louait presque toutes ses chansons, où la beauté et la force de la cohésion, de l'unanimité, de l'entente pour la lutte et la victoire sont sans cesse magnifiées.

Les chansons de Joe Hill sont très populaires. Partout où il y a des ouvriers, on peut entendre sa chanson du *Fermier John*, celle du *Renard Organiste*, celle de l'*Union de tous les Prolétaires*. Dans les prairies illimitées de l'Ouest, dans les forêts vierges du Canada où les bûcherons ne pénètrent que maintenant, dans les mines, sur les vaisseaux qui sillonnent les lacs et les océans, la fière chanson du *Drapeau Rouge* de Joe Hill résonne souvent. On l'entend dans toutes les réunions des industrialistes. Nous avons chanté les strophes de notre poète pendant les plus âpres luttes, pendant qu'on nous arrêtait, pendant qu'on nous condamnait, pendant qu'on nous convoyait vers les bagnes.

En 1914, Joe Hill fut arrêté et inculpé d'assassinat. Dans une localité où la grève sévissait, un

boutiquier avait été tué. On jugea Joe Hill, comme on juge toujours en Amérique les criminels politiques, non pour les faits incriminés, mais pour sa personnalité d'organisateur et de poète révolutionnaire. Nous ne soulignerons pas ici son innocence. Il lui aurait été facile de se disculper en nommant l'amie chez laquelle il se trouvait à l'heure du crime. Il ne la nomma pas et fut condamné à mort.

Le mouvement de protestation soulevé par nos organisations, au moment du procès, entraîna tout ce qu'il y avait de sain et d'honnête dans la société américaine. Des meetings, des manifestations, des grèves, des pétitions se succédèrent pour sauver la vie du poète militant. Le président Wilson, que l'on considérait encore alors comme un idéaliste, demandait la révision de l'affaire. Le gouvernement suédois, dont Joe Hill était ressortissant, demandait sa libération. Rien n'y fit : les différentes instances successives refusèrent la révision et la grâce et, le 17 novembre 1905, à l'aube, Joe Hill fut passé par les armes, en présence de hauts fonctionnaires de l'Etat. Les derniers mots qu'il adressa à ses amis, les I. W. W., furent : « *Ne me pleurez pas, mais organisez-vous !* » Cette suprême volonté du martyr devait devenir notre règle. Deux ans plus tard, l'association des I. W. W. avait 300.000 membres et soutenait simultanément la grève générale des Travailleurs de la Forêt, celle des Travailleurs Agricoles et celle des Mineurs.

..

Frank Little nous était venu de la Fédération des Mineurs de l'Ouest, premier syndicat socialiste d'Amérique, qui avait à son actif de nombreuses manifestations révolutionnaires et des grèves. L'influence du camarade William Haywood y faisait prédominer l'esprit révolutionnaire du socialisme. L'activité des Mineurs de l'Ouest marqua l'un des plus belles époques du mouvement ouvrier américain, et le seul nom de cette puissante association ouvrière, tombée depuis sous la coupe des conservateurs, suffit à évoquer aux yeux du patronat le spectre de la guerre civile qu'elle a soutenue pendant dix ans, dans le Colorado. Frank Little, militant aguerri et discipliné, pénétré d'esprit marxiste, sorti des rangs de la Fédération des Mineurs de l'Ouest, se fit connaître au premier Congrès organisateur des I. W. W. Avec d'autres militants des Mineurs de l'Ouest, il y préconisa la création d'un organisme embrassant tous les travailleurs d'une industrie donnée, quelle que soit leur spécialité, leur nationalité, leur race et leur sexe, et l'union de toutes ces fédérations d'industrie en une grande association américaine qui ne serait plus tard qu'une section de l'Internationale des Travailleurs. D'où le nom du nouvel organisme, « l'Association des Travailleurs Industriels du Monde » (Industrial Workers of the World).

L'association des I. W. W. fut donc fondée sous l'influence des Mineurs de l'Ouest qui lui donnèrent Frank Little. Dès le premier jour, l'existence des I. W. W. ne fut qu'une incessante lutte, à laquelle Frank Little prit la part la plus active. Il fut l'organisateur et le conducteur de la grève des mines d'or qui suspendit la vie de toute une région, en 1907 ; il prit, cette même année, une part importante à la grève des travailleurs de l'acier de Pittsburg, pendant laquelle le comité de grève proclama et appliqua ce principe : « Pour chaque gréviste tué, 3 policiers doivent tomber ». Il serait difficile d'énumérer toutes les actions auxquelles prit part Frank Little, mais on peut dire d'une

façon générale que lorsqu'il n'était pas en prison, il était sur le champ de bataille.

En 1916, le Congrès des I. W. W. adoptait une résolution contre la guerre à laquelle les Etats-Unis ne participaient pas encore. Quand, en 1917, les Etats-Unis entrèrent en guerre, les I. W. W. ne purent pas convoquer un Congrès. Si bien que l'organisation la plus révolutionnaire du prolétariat américain n'eut pas d'attitude officielle à l'égard du rôle des Etats-Unis dans la guerre. Aux réunions du Comité Exécutif des I. W. W., Frank Little exigea la publication, sous la responsabilité des membres du comité, d'une déclaration contre la guerre. Mais les statuts de l'organisation ne permettaient pas au comité d'agir de la sorte. Il fut décidé que les membres seraient invités à s'inspirer de l'attitude négative de l'association à l'égard de toute guerre en général, et que l'on se préoccuperait, en premier lieu, de l'organisation d'un vaste mouvement gréviste dans les industries de guerre. L'organisation des mineurs et la direction de leur grève furent confiées à Frank Little.

Frank Little disparut et ne reparut que six semaines plus tard, au moment où éclata la grève des mines de cuivre de l'Arizona. Ce fut une lutte grandiose. Grouper pour une même action les ouvriers des nationalités les plus variées, n'était pas chose facile. Frank Little réussit pourtant à étendre le mouvement aux Etats de Montana et de Michigan.

C'est sur ces entrefaites que notre ami fut victime d'un accident grave. Au cours d'une tournée dans le district minier, son automobile fut prise en écharpe par un train, et Frank Little, grièvement blessé, fut ramené à Chicago. A peine sorti de l'hôpital, marchand sur des béquilles, il se présentait bientôt après au quartier général des I. W. W. et exigeait qu'on l'envoyât dans l'Etat de Montana, où le réclamaient les grévistes. Pendant deux heures entières, ses camarades s'efforcèrent de le dissuader et de lui faire comprendre la folie qu'il y avait à vouloir combattre le trust dans son état de convalescence et d'infirmité. Rien n'y fit, et Frank Little reçut le mandat qu'il exigeait. Ses amis, en le lui confiant, ne pouvaient se dissimuler qu'ils l'envoyaient à la mort.

Infirme, à peine levé de sa couche d'hôpital, Frank Little fit des prodiges. De Butte, centre du mouvement, il dirigea les 75.000 mineurs grévistes dispersés aux Etats-Unis. Il est sans cesse en déplacement, il parle plusieurs fois par jour, il est membre de multiples commissions, il publie des proclamations et des manifestes, il est en un mot l'âme d'une lutte épique des travailleurs contre le plus puissant des trusts soutenu par l'Etat bourgeois, formidablement armé.

Dans la nuit du 1^{er} août 1917, 6 hommes masqués s'introduisirent dans la chambre qu'il occupait à l'hôtel, l'entraînèrent à moitié nu, l'attachèrent à l'arrière d'une automobile, traversèrent ainsi toute la ville et le pendirent sous un viaduc de chemin de fer. Nous avons des raisons de croire qu'il était mort au cours du sinistre voyage, traîné sur la route, à la suite d'une automobile lancée à toute vitesse. On trouva sur son corps une pancarte portant ces mots : « Premier et dernier avertissement : que les autres prennent garde ! »

Ainsi ont vécu et sont morts deux héros, deux martyrs de l'Amérique prolétarienne, dont les noms ne doivent plus être oubliés : Joe Hill et Frank Little.

V. L.

Chronique Internationale

DANEMARK

Au contraire de ce qui s'est produit dans les deux autres pays scandinaves, les décisions du 2^e Congrès de l'Internationale Communiste n'ont fait surgir au sein du Parti Communiste Danois aucune divergence de vue tant soit peu sérieuse.

Au Congrès Extraordinaire du Parti qui eut lieu le 7 novembre 1920 spécialement en vue de la discussion des 21 conditions une entière concordance d'opinions régna au sujet de ces thèses. Une seule fraction fit entendre des objections relativement à la condition d'exclusion. Les thèses furent adoptées à l'unanimité et le Congrès du Parti donna pleine et entière confiance aux décisions du 2^e Congrès de l'Internationale Communiste. L'appellation du Parti qui se nommait jusque-là « Parti Socialiste Danois de Gauche » fut changée en « Parti Communiste Danois (socialistes de gauche), section de la 3^e internationale ». Six mois plus tard, au Congrès qui eut lieu du 22 au 24 avril 1921, le programme du Parti fut révisé et des changements y furent introduits en accord avec les thèses de Moscou. Par la suite le terme « socialiste de gauche » fut biffé.

Dans le courant de l'année écoulée, le Parti s'est accru : au lieu de 33 groupements, il en comporte maintenant 39 qui sont répartis dans tout le pays. Le contingent des membres n'a pas augmenté de façon sensible ; il est de près de 2.500. La cause de cette stagnation c'est que, depuis le 2^e Congrès de l'Internationale Communiste, le Parti s'est surtout préoccupé de ne compter dans ses rangs que les communistes conscients, à toute épreuve, et toute l'activité de cette période était concentrée sur le travail au sein même du Parti.

Ce n'est pas à dire d'ailleurs que la propagande parmi les masses ouvrières ait été négligée. En dehors des assemblées de propagande habituelles et des assemblées électorales, trois tournées ont été organisées par tout le pays parmi lesquelles l'une comportait des films cinématographiques de la Russie Soviétiste.

Une interpellation a été faite au gouvernement en mars 1920 au sujet du renouvellement des rapports économiques avec la Russie Soviétiste.

La crise économique internationale n'a pas épargné le Danemark. L'une des premières conséquences de cette crise fut un chômage qui en hiver a mis sur le pavé 80.000 ouvriers, maintenant encore (en mai) il y a 60.000 sans travail. Les entrepreneurs voulurent profiter pour réduire les salaires de la crise de chômage qui en résulta. Grâce à la trahison des meneurs socialistes de droite, les entrepreneurs réussirent à réaliser une réduction de salaires d'à peu près 20 o/o. Actuellement les journaliers agricoles se sont mis en grève pour obtenir le relèvement des salaires et la diminution des heures de travail.

Le Parti Communiste a incité les chômeurs à organiser de grandioses démonstrations et à fonder

une « organisation des sans travail ». En même temps une lutte énergique a été menée contre la réduction systématique des salaires ; et comme la situation s'exacerbait le mot d'ordre de la grève générale contre la réduction des salaires fut mis en avant. Ce mot d'ordre fut accueilli dans les masses ouvrières avec une sympathie marquée mais les réformistes réussirent à empêcher cette grève générale.

En juin 1920 eurent lieu les élections au Reichstag, le Parti y prit part et reçut 2.439 voix. En septembre 1920 les élections au Reichstag reprirent et le Parti reçut cette fois 5.160 voix. Aucun communiste ne fut élu mais la propagande électorale permit de propager les idées communistes dans les masses profondes de la classe ouvrière.

Le Parti ne prit aucune part aux élections municipales de mars 1921 surtout parce que la situation économique et financière ne le lui permettait pas. Cependant dans trois villes de province les groupements locaux du Parti ayant pris part aux élections le nombre de voix obtenu montra les progrès accomplis depuis septembre ; le Parti avait presque doublé. Dans une seule ville un communiste ayant été introduit dans une liste ouvrière ordinaire fut élu au Conseil Municipal.

La propagande de presse fut principalement menée par l'organe du Parti le quotidien *Arbeidet*, tirant à 2.500 exemplaires et plus dans certaines occasions. En outre, à quatre reprises différentes, des appels furent lancés.

Lors des élections des feuilles spéciales furent distribuées. Enfin pendant l'été de 1920 fut publiée à 10.000 exemplaires une brochure-programme : « Ce que veulent les socialistes de gauche » et au printemps 1921 une autre brochure : « La social-démocratie et la grève générale de 1920 » à 2.000 exemplaires.

Au cours de l'hiver 1920-21 le Parti Communiste Danois se mit en rapport avec l'organisation syndicaliste qui à l'heure actuelle s'oriente de plus en plus vers le communisme. Ces entretiens eurent pour résultat la création, après approbation du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, d'une « Fédération Communiste Danoise » qui se propose de constituer un organe commun pour la direction du mouvement à l'intérieur de la Fédération. Les deux mouvements conservent en attendant chacun leur programme mais le Parti Communiste fera son possible pour que la Fédération adopte définitivement un même programme nettement communiste.

Le 20 mai a paru le premier numéro du nouvel organe de la Fédération *Arbeider-Bladet* (le Bulletin ouvrier), quotidien qui remplace les deux journaux *Solidaritet* et *Arbeidet*. A l'avenir la tâche des communistes danois sera de rallier les ouvriers révolutionnaires danois au communisme et de se mettre à leur tête.

Ernest CHRISTIANSEN.

La Vie Economique en Russie

Quelques données générales sur les Syndicats en Russie

Le prolétariat russe est organisé en syndicats conformément au principe suivant : un seul syndicat par entreprise. De cette façon tous les travailleurs occupés dans une même branche de l'économie nationale font partie d'un même syndicat, quelle que soit leur spécialité. Par exemple, un métallurgiste travaillant dans une fabrique textile, est membre du syndicat du textile, un chimiste, travaillant dans une entreprise pour le travail du cuir fait partie du syndicat de cuir, etc. La structure des syndicats russes découle, on le voit, non du principe corporatif ou de celui des spécialités, mais des branches d'industrie. C'est pourquoi le nombre des syndicats est en Russie très réduit par rapport aux pays d'Occident. Tandis que l'Angleterre possède au moins 200 fédérations nationales et la France environ 60, tout le prolétariat russe est rassemblée dans 23 fédérations d'industrie, embrassant toutes les branches de la vie économique, transport, agriculture, instruction publique, branches d'activité auxiliaires, etc. Le tableau suivant donne la liste des fédérations panrusses avec le nombre de leurs membres, d'après une statistique de fin 1920 :

	Membres
Cheminots et transports par eau.....	1.277.157
Employés	882.487
Métaux	561.614
Service de Santé	482.396
Enseignement	435.545
Textilé	373.751
Sous-sol	303.418
Bâtiment	299.594
Alimentation	281.874
Travailleurs de la terre et des bois	250.019
Cuir	237.025
Produits chimiques	194.897
P. T. T.	189.554
Travail du bois	185.411
Economie Communale (tramways, eaux, entreprises municipales, etc.)	179.393
Aiguille	159.469
Transports locaux	127.521
Alimentation en commun	109.718
Beaux-Arts	106.405
Livre	81.544
Sucre	59.345
Tabac	57.183
Papier	27.158

La structure intérieure des syndicats russes a à sa base un double principe : une structure verticale, dans chaque branche d'industrie, une structure horizontale pour tous les syndicats des diverses branches d'industrie d'une même région territoriale.

La ligne verticale a pour échelon premier le comité d'usine, élu par les ouvriers et employés de chaque entreprise. Au-dessus se trouve la section de district, qui groupe tous les Comités d'usines du district. Puis la section provinciale groupant les sections de district. Enfin l'organe suprême des syndicats est le Comité Central élu par le Congrès panrusse de la Fédération pour diriger toute son activité d'un congrès à l'autre. Telle est la structure de chaque fédération.

Mais en outre, comme il a été dit, les syndicats sont groupés en organisations interfédérales. Les sections de tous les syndicats dans chaque district élisent un bureau de district qui dirige sur le territoire correspondant l'action de tous les syndicats. Dans chaque province les diverses sections syndicales élisent de même un Conseil Provincial des Syndicats. Enfin l'organe suprême est le Conseil Central Panrusse des Syndicats, organe exécutif élu par le Congrès Panrusse de tous les Syndicats et comprenant en outre dans ses séances plénières les représentants des Comités Centraux de toutes les Fédérations.

Tel est le schéma essentiel de l'organisation professionnelle en Russie. En outre, il existe dans certains territoires de la République ayant des conditions économiques spéciales des organes syndicaux dirigeant le mouvement professionnel et subordonnés aux organes supérieurs.

Chaque organe syndical fonctionne au moyen de sections. Les principales sont d'ordinaire la section des tarifs, qui préside à la réglementation des salaires, à l'approvisionnement matériel des ouvriers, à l'établissement des normes de production ; la section économique, qui règle la participation des syndicats à la direction de l'Economie Nationale, la section d'éducation, qui prend des mesures pour répandre les connaissances générales, politiques, économiques ou techniques parmi les masses du syndicat, la section d'organisation qui préside à la structure intérieure.

Le progrès du mouvement professionnel en Russie est caractérisé par les chiffres suivants :

1906 (après la révolution de 1905)	200.000	syndiqués
1907	345.000	—
1908	13.000	—
1917	1.475.429	syndiqués
1918	2.536.312	—
1919	3.422.000	—
1920	4.326.000	—
Fin 1920	6.856.000	—

Les années 1909-1916 sont des années de réaction, pour lesquelles on ne possède aucun renseignement sur l'importance des syndicats réduits, à une existence clandestine ou semi-clandestine.

IVAN.

Comité de la 3^e Internationale

Commission Exécutive

Séance du 29 juin

La séance est ouverte à 19 h. 15, sous la présidence de Rappoport.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté.

Bayard, secrétaire du groupe du 14^e arrondissement, donne des détails concernant l'activité de ce groupe.

Il est rendu compte de la séance du Conseil Fédéral de la Seine. Après discussion, il est décidé que le factum anonyme sera envoyé aux groupes, accompagné d'un chapeau explicatif.

La prochaine assemblée plénière est fixée au vendredi 8 juillet. La question de la Presse Communiste sera à l'ordre du jour. Un délégué du Comité de la 3^e Internationale, appartenant au Groupe des Journalistes Communistes, présentera un rapport.

Fromentin donne ensuite lecture d'un projet sur l'activité du Comité. Le principe de ce projet est adopté.

Séance levée à 20 heures.

Les Secrétaires adjoints :
René REYNAUD, Albert TREINT.

TERRORISME ET COMMUNISME

par L. Trotsky

Un fort volume, in-16..... 7 fr.
Franco 7 fr. 50

Adresser les commandes accompagnées du montant à René Reynaud, 123, rue Montmartre, Paris.

Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3^e Internationale
PARAISANT LE JEUDI

Le Numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS :

	France	Etranger
3 mois	7 "	8 "
6 mois	14 "	16 "
12 mois	28 "	32 "

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à
René REYNAUD, 123, rue Montmartre, PARIS

LES BOLCHEVIKS ET LES PAYSANS

par N. LENINE

Une brochure 0 40
Franco 0 50

Adresser les commandes accompagnées du montant à René Reynaud, 123, rue Montmartre



Bibliothèque _____
_____ Communiste
PARIS _____
123, rue Montmartre

DRIDZO-LOSOWSKI. — <i>Le rôle des Syndicats russes dans la Révolution</i>	0 30
A. GLEBOV. — <i>Les Syndicats russes et la Révolution</i> (préface de Boris Souvarine)....	0 50
K. HORNER. — <i>Social-Démocratie et Communisme</i>	0 60
KERTIENZEV. — <i>Les Alliés et la Russie</i>	3 "
ALEXANDRA KOLLONTAL. — <i>La Famille et l'Etat Communiste</i>	0 40
LÉNINE. — <i>La Maladie infantile du Communisme</i>	4 "
LÉNINE. — <i>La Révolution prolétarienne</i>	4 "
LÉNINE. — <i>Lettre aux ouvriers américains</i> ..	0 25
LÉNINE. — <i>Les Bolcheviks et les Paysans</i>	0 40
LÉNINE. — <i>L'Etat et la Révolution</i> (en préparation).	
LÉNINE. — <i>Le Rôle des Jeunesses Communistes</i>	0 40
ROSA LUXEMBOURG. — <i>Lettre de la prison</i>	2 50
PIERRE PASCAL. — <i>En Russie Rouge</i>	2 "
S.-J. RUTGERS. — <i>En Russie Soviétiste</i>	0 75
BORIS SOUVARINE. — <i>La 3^e Internationale.. épuisé</i>	
BORIS SOUVARINE. — <i>Eloge des Bolcheviks.. épuisé</i>	
TROTSKY. — <i>Terrorisme et Communisme</i>	7 "
TROTSKY. — <i>Le Terrorisme</i> épuisé	
TROTSKY. — <i>Les Soviets et l'Impérialisme mondial</i>	épuisé
TROTSKY. — <i>La Commune de Paris et la Russie des Soviets</i>	0 60
CLARA ZETKIN. — <i>Les Batailles révolutionnaires de l'Allemagne</i>	0 75
.. <i>Le Programme du Parti Communiste russe (bolchevik)</i>	0 60
.. <i>Manifeste et Résolution de l'Internationale Communiste</i>	0 50
.. <i>Hommage à la République des Soviets, par H. Barbusse, etc.</i>	1 25
.. <i>Le Monde capitaliste et l'Internationale communiste (Manifeste du 2^e Congrès)</i>	0 75
.. <i>Statuts et Résolutions de l'Internationale communiste (votés par le 2^e Congrès)</i> épuisé	
.. <i>La Commune de Paris (préface de Zinoviev)</i>	5 "
.. <i>Voyage en Russie rouge (album de 60 vues)</i>	4 "

Le Gérant : R. APERCE.



Travail exécuté
par des ouvriers payés
au tarif syndical

Imprimerie Française (Maison J. DANGON)
123, rue Montmartre, Paris (2^e).
Georges DANGON, imprimeur